acoustique » ; « Segrais : la traduction ethnocentrique ». Les pages qui traitent des traductions en vers de Perrin et de Segrais (« le syndrome de Procuste », p. 32 et, en particulier, p. 38-54) auraient pu donner lieu à une discussion sur la question de savoir à quel vers français doit correspondre l'hexamètre virgilien. Les travaux de J.P. Chausserie-Laprée, apparemment inconnus de L. Goupillaud, notamment l'article de la *R.E.L.* 70, 1992, où il expose sa position théorique, sans parler de sa traduction de 1993 en alexandrins, ou de celle de Marc Chouet de 1984, auraient permis une meilleure identification des difficultés d'une transposition poétique. Autre regret, mineur : pourquoi n'**a**voir pas tiré par*t*i du Virgil*e* travesti de Paul Scarron, pour isoler encore mieux les syntagmes du récit et montrer la subversion des valeurs narratologiques dans l'esthétique du burlesque (p. 303) ? Scarron, d'ailleurs, n'aurait pas déparé la galerie des héritiers « affranchis qui rejettent l'héritage antique ».

Dernière remarque, un hommage associé à une réserve. Cet ouvrage, remarqua ble d'intelligence et de finesse, est une véritable somme sur la fortune de Virgile au XVII^e^ siècle, il prend dignement place entre les recherches de N. Hepp sur Homère, de J. Marmier sur Horace et de J.C. Ternaux sur Lucain ; sa plus grande originalité est de se terminer par une réflexion sur l'analogie entre architecture et épopée (« Versailles, la métaphore pétrifiée »), solidement justifiée et documentée. Il est servi par une langue magnifiquement travaillée qui puise « à toutes mains » dans des domaines très variés, celui du droit (« hoirie » est préféré à « héritage »), de la botanique (des occurrences comparées à des « fleurs involutées ») de la médecine (« séance d'autopsie littéraire », « scalpel rhétorique »), de l'ébénisterie (« *elocutio* chantournée »), de l'imprimerie (« bavochure », « macule ») ; bref, L. Goupillaud affectionne le mot rare ou ésotérique, les affèteries du beau langage et surtout elle métaphorise à plaisir. Y a-t-il dans ce miroitement une élégance voulue, le désir de faire correspondre le style au siècle qui a vu naître l'esthétique baroque et les ridicules de la préciosité ?

Henri Lamarque.

Mélanges et Recueils divers.

Generos grecolatinos en prosa, editores : Dulce Estefania, Maria Teresa Amado, Cecilia Criado, Maria Teresa Miñambres, Avaro Pérez Vilariño, Carmen Riobó, Cuadernos de literatura griega y latina V : Alcalá de Henares, Santiago de Compostela, 2005, 350 pages.

Commençons par les reproches ! On a un peu l'impression que cet ouvrage collectif a été élaboré en l'absence de tout coordonnateur, par simple juxtaposition de dix études ayant pour auteurs cinq hellénistes et cinq latinistes dont chacun a travaillé de façon indépendante ; cela explique sans doute l'absence regrettable d'un chapitre introductif, qui s'imposait cependant pour expliciter la notion de « genres » en général et de « genres gréco-latins » en particulier. La problématique des genres littéraires est en effet suffisamment complexe pour que le lecteur soit en droit de savoir quelle est à cet égard la perspective adoptée par les auteurs — d'autant que le premier chapitre est intitulé « *Filosofia griega antigua* » et le second « *La literatura filosofica romana* », deux titres dans lesquels cette notion de « genre », qui fondait en principe l'ouvrage, est purement et simplement escamo-

tée ! De fait, il semble difficile (les deux auteurs le reconnaissent d'ailleurs) de parler d'un « genre philosophique », tant la philosophie s'est exprimée, dans l'Antiquité notamment, à travers des genres aussi différents que le dialogue, le traité, la lettre... et la poésie, en principe non concernée par cet ouvrage, mais que les auteurs ont été bien obligés d'introduire en évoquant, s'agissant de la Grèce les présocratiques, s'agissant de Rome le poème de Lucrèce ! À l'absence d'introduction répond une absence de conclusion, et à ces deux absences celle de tout index, alors même que nombre d'écrivains apparaissent naturellement dans plusieurs chapitres. Bref, tout cela manque singulièrement de ciment, et manque aussi d'unité, comme si les auteurs n'avaient reçu aucune consigne de présentation : c'est ainsi que certains chapitres comportent de nombreux textes accompagnés de leur traduction en espagnol, tandis que d'autres les donnent sans traduction et que d'autres encore n'en contiennent pas un seul ; il semble pourtant que, sans porter gravement atteinte à la liberté des dix auteurs, un cahier des charges minimal aurait pu leur être imposé. Ces réserves faites, les dix monographies dont se compose le livre, et dont l'ambition n'est évidemment pas de renouveler notre perception des cinq genres concernés, ont le mérite de faire le point sur eux avec exactitude et clarté, pour autant que puisse en juger un recenseur latiniste, qui ne peut se permettre de porter un jugement que sur les contributions portant sur le domaine latin. Sont successivement présentés : en 75 pages « La philosophie grecque antique » (par Mercedes Diaz de Cerio, de l'Université de Saint-Jacques de Compostelle) ; en 23 pages « La littérature philosophique romaine » (par Francisco Lisi, de l'Université Carlos III de Madrid) ; en 21 pages « L'historiographie grecque et le mythe, de la généalogie à la mythographie » (par Angel Ruiz Perez, de l'Université de Saint-Jacques de Compostelle) ; en 72 pages « L'historiographie latine » (par I. Moreno, de l'Université de Salamanque) ; en 27 pages « L'éloquence grecque comme genre littéraire » (par F. Cortés Gabaudan, également de Salamanque) : en 28 pages « L'éloquence à Rome » (par G. Hinojo Andrés, de Salamanque encore) ; en 36 pages « Réflexions sur la littérature épistolaire grecque » (par R. J. Gallé Cejudo, de l'Université de Cadix) ; en 11 pages « La littérature épistolaire latine » (par Carmen Castillo, de l'Université de Navarre) ; en 28 pages « Le roman grec, panorama général » (par Consuelo Ruiz-Montero, de l'Université de Murcie) ; enfin en 17 pages « Le roman latin » (par Estrella Fernandez Graña, de l'Institut d'Études Supérieures Elvina à La Corogne), chacun des articles, à l'exception du dernier, comportant une bibliographie globalement à jour. Comme on le voit d'emblée par la place accordée à chaque genre et par la diversité des approches, révélée par les titres, ces dix études sont inégalement ambitieuses, certaines, notamment celle qui concerne l'historiographie romaine (de loin la plus riche), traduisant une réflexion assez approfondie sur le genre concerné, d'autres, plus succinctes, se bornant à une honnête vulgarisation. Le public visé semble être celui des étudiants des premier et deuxième cycles universitaires, ainsi que des professeurs de l'enseignement secondaire. Aux uns comme aux autres ce livre sera certainement utile.

René Martin.

Les jeux et les ruses de l'ambiguïté volontaire dans les textes grecs et latins, éd. Louis Basset et Frédérique Biville, Collection de la Maison de l'Orient et de la Méditerranée 33, Série linguistique et philologique, 4 : Lyon, 2005, 244 pages.

Cet ouvrage, édité par Louis Basset et Frédérique Biville, réunit une douzaine de contributions présentées à la Table ronde sur l'ambiguïté volontaire, organisée à

l'Université Lumière-Lyon 2 en novembre 2000. Dans la première partie, intitulée « Problématique », sont réunies l'étude de C. Kerbrat-Orecchioni, qui est une approche théorique générale de l'ambiguïté verbale, celle de L. Basset qui rappelle les vues d'Aristote, premier théoricien de l'ambiguïté volontaire dans les textes, et celle de F. Biville, qui, à propos de textes latins, replace le phénomène dans le cadre des mécanismes de la communication et des différents niveaux de l'analyse linguistique. La deuxième partie rassemble les contributions qui traitent d'œuvres poétiques, un des domaines de prédilection de l'ambiguïté. I. Boehm étudie la façon dont la polysémie des verbes de perception est exploitée chez les tragiques grecs ; M.D. Joffre examine les emplois de *uideor* dans deux chants de l'*Énéide*, en particulier dans les récits de visions oniriques ; B. Jacquinod montre comment l'ambiguïté volontaire joue un rôle de premier plan dans les procédés comiques d'Aristophane ; enfin D. Vallat présente une analyse syntaxique et sémantico-pragmatique de noms propres utilisés par Martial pour flatter Domitien. La troisième partie concerne les textes philosophiques et les textes chrétiens : G. Bady étudie différents aspects de l'ambiguïté de Socrate, pédéraste et pédagogue ; S. Van Der Meeren propose une réflexion sur le rapport de la philosophie et de la sagesse dans les protreptiques à la philosophie ; S. Gioanni s'intéresse aux procédés qui créent l'ambiguïté dans la correspondance d'Ennode de Pavie. La dernière partie est consacrée à l'étude de l'ambiguïté dans les textes oraculaires : G. Lucas traite des diverses présentations dans la littérature grecque et latine de la consultation oraculaire de Zeus-Ammon par Alexandre ; A. Orlandini examine, chez les auteurs latins, divers cas de tautologies et paradoxes sémantiques, puis montre que les textes oraculaires semblent privilégier les ambiguïtés sémantiques et subjectives ; G. Rougemont démontre, à partir de sources littéraires et épigraphiques, que, dans les oracles grecs, les réponses véritablement ambiguës n'ont, dans la réalité, jamais pu être nombreuses. Cet ouvrage, dont la présentation est très soignée, offre un index des notions et un index des passages des auteurs grecs et latins cités. Les bibliographies des diverses contributions sont très utiles. Latinistes et hellénistes trouveront ample matière à réflexion dans ce livre où l'ambiguïté volontaire est étudiée sous le triple aspect de la linguistique, de la littérature et de l'histoire.

Claude Moussy.

Papers on Rhetoric IV, edited by Lucia Calboli Montefusco (Università degli Studi di Bologna, Dipartimento di Filologia classica e medioevale, 6) : Roma, Herder Editrice, 2002, VIII-287 pages.

Dans ce IV^e^ volume de la série *Papers on Rhetoric*, Lucia Calboli Montefusco a réuni quinze contributions présentées au Colloque de l'*International Society for the History of Rhetoric* à Varsovie (23-29 juillet 2001). Le recueil s'ouvre sur l'étude que Gualtiero Calboli (p. 1-23) consacre au *Dialogue des orateurs* de Tacite, en comparant l'éloquence d'Aper à celle de ses interlocuteurs : si la sobriété de Messalla reflète l'attachement aux vertus traditionnelles, le style brillant et passionné d'Aper représente bien la réalité de l'art oratoire à une époque de paix et de servitude à la fois, selon l'analyse proposée dans le discours final de Maternus : ainsi se trouvent caractérisés trois « niveaux » d'éloquence, dont le premier, subordonné à la *uoluptas* personnelle et à l'*utilitas*, est illustré par Aper. Maria Silvana Celentano (p. 25-39) souligne l'origine « laconique » et la valeur d'apophtegme « sérieux comique » du proverbe « Denys à Corinthe » (Ps.-Demetr. 8-9, Quint. *I.O.* VIII, 6, 52). Pierre Chiron (*Lysias démagogue dans le Contre Eratosthène*,

p. 41-59) examine comment l'orateur reconstruit une image du passé récent, une εἰκών conforme au désir de son public : antithèses stratégiques entre « nous » et « eux » (les Trente, sans distinction entre extrémistes comme Critias et modérés comme Théramène), répétitions confinant au « matraquage », amalgame de certains faits, idéalisation du peuple présenté comme victime — autant de procédés concourant efficacement à la déformation historique. D'une étude sémantique minutieuse de μελέτη (p. 61-87), Maurizio Civiletti conclut à la plasticité de la déclamation qui, restreinte aux genres judiciaire et délibératif, intègre néanmoins des éléments épidictiques. Jacqueline Dangel (*Fama, 'Rumeur' : un emblème virgilien de rhétorique pervertie*, p. 89-110) analyse la personnification, au livre IV de l'*Énéide*, de cette terrible force de « diffraction » du sens : la création virgilienne emprunte à l'Éris grecque et au Typhée d'Hésiode, aux Harpyes et aux Striges, mais aussi à la Sphynge et aux Sirènes, autres monstres ailés doués de parole mortifère ; comparable à Allecto par son délire (*bacchari*), elle s'en distingue comme puissance extérieure qui attaque l'être intime au moyen d'une révélation (*fari*, cf. Varr., *LL* VI, 55) ; en condamnant Didon coupable d'avoir trahi le serment de fidélité fait jadis à son époux défunt, Fama incarne une inquiétante ambiguïté de la parole — voix de la *doxa* qui véhicule indistinctement vrai et faux, monstre rhétorique qui mélange argumentation judiciaire et blâme épidictique. Selon Michael Gagarin (*Logos as Ergon in Isocrates*, p. 111-119), Isocrate dans l'*Antidosis* entend construire son monument (κλέος ἄφθιτον, κτῆμα ἐς αἰεί) en citant ses discours comme preuves écrites d'une vie vouée à la parole (λόγοι), faits matériels et objectifs égalant des actes (ἔργα). Johann Goeken (*La rhétorique du 'moi' dans les* Hymnes *d'Aelius Aristide*, p. 121-138) s'intéresse aux diverses images que le rhéteur de Smyrne présente de lui-même : spécialiste de la parole et membre de l'élite, fidèle croyant qui compose des hymnes par acte de piété, initié qui sert d'intermédiaire entre le dieu et l'auditoire, qui rivalise avec les poètes par son savoir mythologique et son inspiration divine, « athlète » enfin d'une rhétorique sacrée qu'il pratique comme les « exercices spirituels » du philosophe. Marcus Heckenkamp (p. 139-164) montre que le choix de *continuatio* chez l'auteur à Herennius et chez Cicéron, loin d'être un essai approximatif parmi d'autres termes employés pour traduire περίοδος (*ambitus, circuitus, circumscriptio* ou *comprehensio*), manifeste l'évolution intervenue par rapport à Aristote dans la conception de la période, non plus opposée à λέξις εἰρομένη, mais à des unités de discours plus petites, κῶλον et κόμμα. Ida Mastrorosa (p. 165-190) éclaire dans la *Controverse* II.2 de Sénèque le Rhéteur à la fois les influences littéraires et les fondements juridiques de l'argumentation : la fidélité de l'héroïne à son mari jusque dans la mort (*topos* illustré par Philémon et Baucis ou par Laodamie chez les Élégiaques, mais aussi type féminin d'autres *Controuersiae* qui préfigure l'Arria de Pline le Jeune), se heurte à la *patria potestas* ; à travers ce cas exemplaire, Sénèque le Père a voulu opposer au nouveau modèle d'amour conjugal défendu par Ovide le point de vue de la tradition et un idéal de modération qui se retrouvera dans le *De matrimonio* de Sénèque le Fils. Antonino M. Milazzo (p. 191-203), qui reconnaît « l'introuvable » allusion d'Aelius Aristide à ses plagiaires dans un passage du discours *Pour la rhétorique* (II, 111 Lenz-Behr, référence à substituer désormais à III,1 dans l'ouvrage de Stemplinger et l'article de Ziegel, *RE*), replace cette allusion dans son contexte culturel et en examine les enjeux : influencé par le platonisme, soucieux comme Apulée de concilier rhétorique et philosophie, Aelius Aristide revendique une vraie τέχνη fondée sur l'*inuentio* et jointe à une φύσις inspirée par les dieux, contre une pratique de l'*imitatio* frauduleuse et prédatrice qui caractérise de faux intellectuels, des « sophistes ». Gabriella Moretti (*Suscitare o no le passioni ?*, p. 205-222) analyse

le rôle de Rutilius Rufus, *exemplum* mythique du refus de la *miseratio* et de l'*imitatio Socratis*, dans le débat sur l'utilisation des moyens pathétiques : à travers les divers témoignages de Cicéron (*De or.* I, 225-8 ; *Brut.* 85-9 et 113-4) et surtout d'Aulu-Gelle (*N.A.* VI, 14, 8-10), elle décèle l'affirmation chez Rutilius d'une prise de position systématique, illustrée par son « martyre » rhétorique, et caractérisée par une fidélité radicale à la fois à l'éthique stoïcienne de l'ajpaqeiva et à la tradition romaine de la *grauitas* aristocratique. Marie-Pierre Noël (p. 223-244) enquête sur le sens de la Συναγωγη τεχνῶν, œuvre perdue d'Aristote (cf. Cic., *Inu.* II, 6 et *Brut.* 45-8) qui, selon les reconstructions modernes, consistait en une présentation historique des traités de rhétorique antérieurs ; elle en souligne la fonction plutôt polémique, le thème des débuts de la rhétorique caractérisant un point de vue philosophique qui oppose à des préalables empiriques la τέχνη comme savoir rationnel et méthodique. Laurent Pernot (*Christianisme et Sophistique*, p. 245-262) se propose de cerner la problématique des rapports entre deux phénomènes contemporains, l'un religieux et l'autre littéraire ; si les études d'A. Puech et de ses élèves ont montré « l'influence » sur les auteurs chrétiens de cette sophistique que ceux-ci prétendaient mépriser, un bilan des travaux récents (B.W. Winter, G. Anderson, T. Barnes) ouvre de nouvelles perspectives de recherche, sur le développement d'une rhétorique chrétienne dans le contexte culturel même de la seconde sophistique. Frédérique Woerther (p. 263-274) met en lumière dans la *Rhétorique* d'Aristote la connexion entre le caractère construit par l'orateur à travers son discours (ἦθος) et la connaissance des régimes politiques (νόμοι, πολιτείαι), la maîtrise des valeurs étant indispensable pour bien délibérer et inspirer confiance ; elle en mesure l'originalité par rapport à l'idée traditionnelle d'un lien entre psychologie d'un peuple et données géo-politiques (Hdt. V, 78 et VII, 101-4, traité hippocr. *Airs, eaux, lieux*, Plat. *Rep.* VIII et IX), qui se réduira à des lieux communs dans l'*Ars rhetorica* du Pseudo-Denys d'Halicarnasse. Harvey Yunis (*Narrative, Rhetoric and Ethical Instruction in Thucydides*, p. 275-286) revient sur l'infériorité supposée de l'histoire par rapport à la poésie, capable de s'élever à l'universel (Aristt. *Poet.* 1451a38-b11) : Thucydide parvient à tirer des faits particuliers un enseignement moral, en recherchant la vérité au-delà des apparences, notamment en recomposant des discours qui exploitent les ressources de la rhétorique à des fins de représentation éthique.

Voici donc un recueil qui se signale par une richesse foisonnante d'approches et de thèmes — recherches sur les conceptions de l'art rhétorique, examens de termes techniques, analyses de stratégies argumentatives, études sur le statut de l'auteur et l'image de soi dans le discours : il n'intéressera pas seulement les spécialistes de la rhétorique.

Elisabeth Gavoille.

Papers of the Langford Latin Seminar. Twelth Volume 2005. Greek and Roman Poetry ; Greek and Roman Historiography. Edited by Francis Cairns : Cambridge, 2005, 343 pages.

Ce recueil d'articles est le deuxième volume des *Papers of the Langford Latin Seminar*, qui ont pris la suite des *Papers of the Leeds International Latin Seminar*, lesquels avaient eux-mêmes succédé aux *Papers of the Liverpool Latin Seminar* ; il s'agit donc du vingtième volume publié sous l'abréviation *PLLS*, restée inchangée à travers les changements de localisation et de dénomination du sémi-

naire. L'ensemble réunit quatorze articles, dont onze sont consacrés à la poésie et trois à l'historiographie. Trois de ces articles touchent au domaine grec, dix au domaine latin, et un aux deux domaines à la fois. Le volume comporte un index des passages cités et un index général. En l'absence d'unité thématique, on ne peut que les reprendre brièvement un par un dans l'ordre où ils se présentent (qui est *grosso modo* l'ordre chronologique des textes étudiés).

Le recueil s'ouvre par un intéressant article de théorie littéraire : « Le plaisir du Texte ancien ou le plaisir de la Poésie », par D. Konstan. Après un aperçu des analyses du plaisir de la lecture chez Platon et Aristote, l'auteur y souligne l'originalité et la « modernité » de l'analyse de Plutarque, qui met en évidence, à côté du plaisir de la reconnaissance mimétique, un plaisir intellectuel et herméneutique : « la joie de l'exégèse, le plaisir du commentateur érudit opposé à celui du lecteur naïf qui se soumet passivement à la fascination de l'histoire, et se trouve donc, dans la conception platonisante de Plutarque, exposé à son apparence dangereuse et séduisante ». Dans l'article suivant, M. W. Dickie se penche sur la question de « l'eschatologie des épitaphes dans le papyrus de Posidippus ». Puis, P. Mc Brown s'interroge sur « le cadre légal et social de la *Cistellaria* de Plaute », en particulier à propos de la législation sur le mariage qui sous-tend la situation matrimoniale des personnages et de la question que cela soulève corrélativement quant à la localisation de la pièce (Athènes ou Sicyone ?). Ensuite, A. Hardie examine la question de l'« étymologie ancienne de *carmen* » en rapport avec *mens*, association qu'il fait remonter à Lucrèce tout en émettant l'hypothèse d'une origine ennienne (et d'une réplique de Lucrèce à Ennius). La transition se fait aisément entre cet article et celui de R. Maltby, « Etymologising and the Structure of Argument in Lucretius Book 1 », précisément consacré aux jeux étymologiques dans le premier livre du *De rerum natura* (avec un relevé systématique en guise d'appendice). W. J. Tatum pour sa part (dans « Teucer's *imperium* ») se penche sur le vers 27 de l'*Ode* I, 7 d'Horace (*nil desperandum Teucro duce et auspice Teucro*) pour conforter l'hypothèse d'une assimilation latente entre le personnage mythique de Teucer et L. Munatius Plancus. C'est la même perspective de décryptage des allusions historiques qui guide l'article suivant : « Hercule et Auguste chez Properce 4. 9 ». S. J. Harrison y relève méticuleusement les possibles allusions historiques dans l'épisode d'Hercule et Cacus et y voit un faisceau d'indices convergents en faveur du contexte historique précis de 19 av. J.-C. (retour d'Auguste de sa campagne contre les Cantabres) ; il montre ensuite, à l'aide d'un parallèle tout à fait éclairant avec Callimaque, que les éléments d'humour présents dans ce poème ne sont nullement contradictoires avec sa portée encomiastique ; il met enfin le poème 4.9 en relation avec 4. 10 et 4. 11 pour faire ressortir une organisation en triptyque autour des thèmes politiques et sociaux de la politique augustéenne dans les années 20-17 av. J.-C. C'est ensuite que prend place le brillant essai de G. Rosati sur « l'Élégie après les Élégiaques : de l'opposition à l'assentiment » ; à la lumière des dernières œuvres d'Ovide, puis des témoignages survivants de l'élégie post-ovidienne (*Consolation à Livie*, *Élégie à Mécène*, poésie élégiaque de Pline le Jeune, allusions de Stace à Arruntius Stella), l'auteur discerne une tendance à l'effacement des traits moralement subversifs du genre et de sa dimension polémique, et une « normalisation » qui le réconcilie avec la morale civique et sociale traditionnelle (ce que G. Rosati appelle un « retour à l'ordre »). Ce mouvement s'accompagne d'une diffusion accrue de la thématique élégiaque dans l'épopée, à travers une « sentimentalisation » du héros épique que l'on peut observer notamment dans les scènes d'adieux des héros à leur compagne (Pompée chez Lucain, Hannibal chez Silius Italicus et Achille chez Stace) ; la relecture « élégiaque » par Silius de l'épisode virgilien d'Enée et Didon est tout à fait éclairante de ce point de vue, et l'analyse de la symbolique du verbe *respicere*

par G. Rosati emporte l'adhésion par sa finesse et sa pertinence. C'est ensuite la postérité de Martial dans la poésie épigraphique latine qui retient l'attention de A. M. Morelli dans son article « *Toto notus in orbe* ? The Epigrams of Martial and the Tradition of the *Carmina Latina Epigraphica* » (complété par un relevé systématique des imitations de Martial attestées dans le *CLE*). B. J. Gibson s'attache pour sa part à l'étude d'un épisode des *Punica* de Silius Italicus : la visite d'Hannibal à Gadès (III, 1, 60). Il met en évidence la complémentarité de cet épisode avec celui de la visite de Bostar à l'Oasis d'Hammon au début de ce même chant III, puis se tourne vers les antécédents littéraires (César chez Lucain) et historiques (Alexandre le Grand) de ce passage pour en dégager l'idée d'une superposition délibérée chez Silius de ces trois figures (Hannibal, César, Alexandre) autour du thème des grands desseins contrariés. L'article suivant, de F. Williams, consacré à des problèmes de texte et d'interprétation de la *Satire* 6 de Juvénal, vient clore la série des études touchant à la poésie gréco-latine. La section « historiographique » s'ouvre par le long article de J. G. Howie (soixante-dix-sept pages : presque une monographie !) sur « l'aristie de Brasidas : la présentation par Thucydide des événements à Pylos et Amphipolis » ; l'auteur y met notamment en évidence les intertextes poétiques du passage et l'influence de l'épopée sur l'historiographie. Après cela, J. Marincola livre un panorama synthétique des différentes façons de clore un récit historique dans l'historiographie gréco-latine (« Concluding Narratives : Looking to the End in Classical Historiography »). Le volume s'achève par des notes de critique textuelles sur quelques passages des *Annales* de Tacite (I, 31, 1 ; I, 44, 5 ; II, 23, 2 ; II, 67, 1 ; V, 10, 3 ; VI, 9, 2 ; VI, 35, 1 ; XI, 11, 1-2 ; XI, 24, 2 ; XII, 33 ; XIII, 46, 1 ; XIV, 7, 2 ; XIV, 64, 3 ; XV, 56, 2 ; XV, 74, 1 ; XVI, 31, 2) par A. J. Woodman.

Il convient de souligner la haute tenue scientifique de tous ces articles, que les spécialistes de chacun des textes concernés ne pourront se permettre d'ignorer.

François Ripoll.

Signe et prédiction dans l'Antiquité, Actes du Colloque International Interdisciplinaire de Créteil et de Paris, 22-23-24 mai 2003, Textes réunis par José Kany-Turpin : Publications de l'Université de Saint-Étienne, 2005, 263 pages.

Cet ouvrage, qui réunit les actes d'un colloque très récent, présente le grand intérêt d'offrir, pour la première fois en ce qui concerne le monde hellénistique, des contributions sur les notions de signe et de prédiction dans des domaines extrêmement variés, en dehors du cadre généralement restreint de la médecine et de la divination. L'ouvrage comporte deux grandes parties, la première consacrée aux « Théories philosophiques du signe », la deuxième aux « Conceptions et usages des signes dans les arts conjecturaux ». La première grande partie de l'ouvrage rappelle le caractère primordial du signe dans les théories de la connaissance de l'Antiquité. Daniel Delattre (*Les enjeux épicuriens de la polémique autour du signe : le témoignage de Philodème*, p. 13-28) expose d'abord les résultats récents auxquels est parvenue l'équipe lilloise qui travaille sur les *papyri* des œuvres de Philodème de Gadara. Le nouvel établissement du texte de certaines colonnes du *De Signis* de Philodème ici éditées nous renseigne sur les raisons de l'importance, dans l'épicurisme de cette époque (fin du II^e^-début du I^er^ s.), de la méthode d'inférence « selon la similitude » (qui repose sur une observation des phénomènes) : elle provient à la fois de la nécessité, pour l'épicurisme, de garantir la vérité du non-visible et de la volonté d'asseoir la doctrine épicurienne sur des fondements épistémologiques

solides, qui puissent résister aux critiques et à la concurrence des adversaires stoïciens et médioacadémiciens.

Les trois communications suivantes forment un ensemble : elles envisagent les théories du signe et leur origine dans les textes philosophiques, en prenant en considération de façon privilégiée la philosophie sceptique, pour laquelle l'existence même du signe pose un problème fondamental, dans la mesure où le signe apparaît comme une forme d'évidence et un point de départ pour l'établissement de certitudes et de positions dogmatiques. R. Bett (*Le signe dans la tradition pyrrhonienne*, p. 29-48) s'attache à éclaircir les positions d'Enésidème, fondateur de la tradition pyrrhonienne, qui diffèrent de celles de Sextus sur certains points. Enésidème aurait été hostile à tout signe quel qu'il soit, ce qu'expliquent ses conceptions épistémologiques : le refus de la *katalepsis* en général, l'absence du signe de type commémoratif, et la restriction du débat au seul signe « indicatif ». T. Ebert (*La théorie du signe entre la médecine et la philosophie*, p. 51-63) étudie la tradition ultérieure du scepticisme, en évoquant la théorie du signe chez Sextus (sa définition, sa division en deux classes) ; il montre que cette théorie du signe rapportée et critiquée par Sextus appartient aux stoïciens avant Chrysippe, et qu'elle est manifestement d'origine philosophique, et non médicale. P. Pellegrin (*Scepticisme et sémiologie médicale*, p. 65-82) présente les relations entre la médecine empirique et les philosophes sceptiques pyrrhoniens et traite, comme dans la communication précédente, des cibles de Sextus dans sa polémique contre les signes. À la différence de T. Ebert, selon P. Pellegrin, les « dogmatiques » auxquels Sextus attribue la distinction entre signe commémoratif et signe indicatif ne seraient pas les stoïciens, mais cette distinction reflèterait plutôt une polémique entre médecins rationalistes et médecins empiriques.

En complément de ces trois études, celle d'A. Gigandet (*Le signe dans les* Questions naturelles *de Sénèque*, p. 85-95) nous emmène du côté du stoïcisme, et montre que la recherche météorologique à travers les signes que sont les phénomènes célestes représente, pour Sénèque, la construction d'un *logos* humain qui puisse déchiffrer l'ordre providentiel du monde, et en être le témoignage. Elle s'intègre de ce fait à la visée éthique de la philosophie sénéquienne. G. Bechtle (*Connaissance divine et contingence humaine dans le commentaire d'Ammonius au* De interpretatione, p. 97-109) explore quant à lui une difficulté liée à la prédiction du futur par l'interprétation des signes : comment concilier le fait que Dieu connaît l'avenir des êtres (ce qui est attesté par la divination) avec le libre-arbitre ? L'auteur examine la question par le biais du commentaire d'Ammonius au traité logique d'Aristote *De interpretatione*, infléchi en un sens nettement théologique. C'est en fait la méthode de gradation des connaissances, que l'on trouve chez Jamblique, qui permet à Ammonius de résoudre le problème, en disant que si Dieu connaît d'une connaissance « supérieure » qu'un événement arrivera, il n'est pas vrai pour autant que cet événement, dont la nature est, pour sa part, indéterminée, arrivera nécessairement.

La deuxième grande partie de l'ouvrage envisage les théories du signe dans différents arts : P. Chiron (Remarques sur le *sèméion* rhétorique, d'Antiphon à Aristote, p. 115-125) déborde le champ lexical du *sèméion* pour envisager le cas spécifique des *pisteis* non techniques dans l'argumentation judiciaire. À travers la *Première Tétralogie* d'Antiphon et la *Rhétorique* à Alexandre, l'usage des *pisteis* non-techniques ressortit à une recherche de l'efficacité persuasive, tandis que le point de vue adopté par Aristote dans la Rhétorique et certains traités logiques est théorique et analytique. T. Benatouïl (*Les signes de Zeus et leur observation dans les* Phénomènes *d'Aratos*, p. 129-144) fait apparaître très clairement les deux intérêts que présente l'étude de ce poème, qui date du III^e^ s. av. J.-C : les signes

astronomiques et météorologiques décrits par le stoïcien Aratos sont traités comme des « conjonctions » entre des faits naturels, mais aussi comme les « produits d'une collaboration » entre Zeus et les hommes : tout comme dans les *Questions naturelles* de Sénèque, le signe représente ici la marque de la providence divine, à laquelle doit répondre, chez les hommes, une activité continue de déchiffrement. En ce qui concerne la médecine, R. J. Hankinson (*Prédiction, prophétie, pronostic : la gnoséologie de l'avenir dans la divination et la médecine antique*, p. 147-162) prend l'exemple de Galien : une anecdote de la vie du médecin à Rome nous montre celui-ci très soucieux d'affirmer le caractère scientifique de ses pronostics, qu'il tient à distinguer soigneusement de toute pratique divinatoire. Cette communication fait le lien avec les cinq dernières, centrées sur les pratiques de divination. Nous lisons tout d'abord deux études sur l'astrologie : à travers l'exemple de *L'astrologie de Ptolémée* (p. 167-191), B. Besnier souligne que l'astrologie, à la différence des autres « systèmes interprétatifs », assume une fonction prédictive et explicative forte ; B. Bakhouche (*Les signes astraux dans le* Commentaire au Timée *de Calcidius*, p. 193-207) montre comment Calcidius infléchit son commentaire du dialogue platonicien en un sens ésotérique, et s'interroge sur la possibilité d'allier toute-puissance divine et liberté humaine (c'était aussi, plus haut, la perspective d'Ammonius). Par contraste, J. Champeaux (*Permission, monition, prédiction : les signes de la divination romaine*, p. 211-222) rappelle très utilement que le signe divin ne représentait au départ, du côté des Romains, qu'une « garantie » de l'action, et qu'il n'a été investi d'une fonction de « prédiction » qu'ultérieurement (notamment par la venue à Rome des haruspices étrusques) ; l'auteur soulève du même coup la question de cette « résistance » romaine à la prédiction du futur. Dans *La lettre de Cicéron à Cécina : vers une divination rationnelle ?* (p. 223-239), B. Cuny-Le-Callet analyse une longue métaphore filée de Cicéron qui assimile à la divination sa certitude de voir Cécina réhabilité ; en comparant sa propre « prévision » aux modes divinatoires et en particulier à l'haruspicine pratiquée par Cécina, Cicéron semble former le vœu d'un nouveau mode de prévision entièrement rationnel, tout en conférant à ses déclarations, grâce au rapprochement avec la pratique traditionnelle religieuse, l'autorité de celle-ci. La contribution d'A. Setaioli (*Le fragment II Soubiran du* De consulatu *de Cicéron, le* De diuinatione *et leur lecture par Virgile*, p. 241-261) va dans le même sens : dans le *De diuinatione*, Cicéron maintient une différence radicale entre prévision rationnelle et divination, au contraire de Virgile lorsqu'il reprend les *Prognostica* et le *De consulatu* de l'Arpinate.

La richesse et la diversité de ce volume, où alternent études historiques et philosophiques avec des analyses de textes précises, ainsi que les compléments bibliographiques de certaines contributions, en font un instrument désormais incontournable pour toute recherche sur la notion de signe dans l'Antiquité.

Sophie Van der Meeren.

Studi di archeologia in onore di Gustavo Traversari, sous la direction de Manuela Fano Santi, Università Ca'Foscari, Venezia, Dipartimento di Scienze dell'Antichità e del Vicino Oriente, Archaeologica 141 : Rome, 2004, Giorgio Bretschneider editore, 2 volumes, 986 pages.

Ce volume d'hommages au professeur de l'université de Venise, connu en particulier pour se travaux sur Leptis Magna et Cyrène, porte avant tout sur la sculpture antique dont il est un éminent spécialiste. Il regroupe soixante et onze

contributions, explorant tous les aspects de cet art dans l'Antiquité — avec des aperçus sur des thématiques originales, comme le cas des portraits en or d'empereurs d'époque sévérienne, étudié par F. Braemer, aussi bien que des mises au point sur les monuments les plus prestigieux, comme l'ensemble de Sperlonga, étudié par B. Andreae. On permettra à un étruscologue de relever, parmi les études qui relèvent de son secteur, la proposition de R. Fleischer, reprenant la question du « sarcophage du prêtre » de Tarquinia, non seulement de dissocier la réalisation du sarcophage de celle de son décor peint, mais aussi d'estimer que la cuve et le couvercle étaient originellement indépendants, et surtout la suggestive analyse, faite par A. Maggiani, d'une tête de grande dimension provenant de Tarquinia comme une représentation d'Ulysse des environs de 200 av. J.-C., qui aurait appartenu à la décoration d'un fronton d'un grand édifice public de cette époque.

Dominique Briquel.

Des Ibères aux Vénètes, sous la direction de Sandrine Agusta-Boularot et Xavier Lafon, Collection de l'École Française de Rome, 328 : Rome, 2004, 476 pages.

Ce gros volume in 4°, pourvu de toute l'iconographie souhaitable (plans, cartes, photographies), reprend les communications présentées à un colloque de l'École Française de Rome, qui avait cherché à faire le point, pour la période des IV^e^/II^e^ siècles av. J.-C., sur le phénomène de l'urbanisation dans ce qui deviendra bientôt l'Occident romain. Comme le notent les organisateurs dans l'introduction, cette période a moins attiré les recherches que celle, antérieure, où on constate l'émergence de la cité en Italie, dans les zones de colonisation grecque et celles, indigènes, qui peuvent paraître être passées plus précocement au stade de l'urbanisation, en premier lieu l'Étrurie et le Latium, et aussi celle, postérieure où ces régions, entrées dans l'*imperium Romanum*, voient se développer un urbanisme désormais pleinement romain. L'étude, répartie en 21 articles rédigés par 25 spécialistes, brasse une vaste matière. L'action de Rome n'est pas oubliée : X. Lafon étudie les formes de la colonisation romaine, telle que l'archéologie permet de la restituer, avec une articulation plus complexe qu'on ne pourrait le penser, où des *fora*, des *castella*, ont leur place et ou certaines colonies, comme les colonies maritimes, ne sont encore guère que des points d'appui fortifiés. Mais un des grands intérêts du livre est de donner une information tout à fait remarquable sur des données indigènes mal connues des spécialistes du domaine classique, avec une juste mise en valeur de la riche documentation espagnole (F. Gracia Alonso, C. Aranegui Gasco, P. Moret), une claire présentation des faits gaulois (S. Fichl, et pour le Midi de la Gaule où éléments grecs et indigènes se mêlent, H. Tréziny et M. Bats), des aperçus sur les faits en Ligurie (M. Gazenbeek, ainsi que P. Arnaud et M. Moréna pour la question de l'Antipolis grecque), en Rhétie (A.-M. Adam), une série nourrie de communications sur la Vénétie et les zones voisines (L. Malnati, L. Salzani, G. Cavalieri Manasse, E. Di Filippo Balestrazzi, S. Santoro Bianchi, M. Tirelli) et sur la plaine du Pô (D. Vitali, A. Ceresa Mori, J. Ortalli, C. Negrelli). Devant un tel rassemblement de données, il n'y a pas à s'étonner si le phénomène urbain apparaît très divers, et si on n'est pas parfois tenté, comme le relevait P. Moret, de se contenter de définir l'urbanisation de la manière dont le font les préhistoriens, c'est-à-dire en appliquant le concept (fût-ce sous la forme de « proto-urbanisation ») à toute habitation organisée, quelles qu'en soient la taille et la fonction. Une excellente conclusion de P. Gros pose clairement la question de la structuration socio-politique qui permettrait seule de définir ce

que l'archéologie découvre comme étant des cités : il reconnaît, bien sûr, qu'on est le plus souvent dans l'impossibilité de répondre. L'archéologie ne le peut sans doute pas à elle seule. Et il est heureux que l'ouvrage présente certains cas où d'autres sources de documentation viennent éclairer les données matérielles : par exemple pour Musarna, ce site de l'arrière-pays étrusque présenté par V. Jolivet et H. Broise, où des inscriptions montrent l'existence d'une hiérarchie de magistrats, ou pour le pays vénète, où l'iconographie de l'art des situles, analysée en particulier par E. Di Filippo Balestrazzi, montre l'émergence de pouvoirs politiques. Il aurait été intéressant que des spécialistes des textes fassent entrer dans le débat ce que ceux-ci peuvent apporter aux archéologues, avec des questions du genre de celles que X. Lafon a pu poser pour les colonies romaines — même si l'emploi de termes comme *ciuitates*, *oppida*, *castella*, *uici* n'a certainement pas la rigueur méthodique que nous pourrions souhaiter. Mais le livre, comme le souligne P. Gros, avait plus à ouvrir des pistes de réflexion, inviter à des enquêtes — ce qu'il réussit, même pour ceux qui, s'attachant aux textes, pourront, grâce à ce livre, plus concrètement percevoir la réalité, souvent très différente de la cité gréco-romaine classique, que ceux-ci essaient de décrire.

Dominique Briquel.

Carl Deroux (éditeur), *Studies in Latin Literature and Roman History, XI* (collection Latomus, vol. 272) : Bruxelles, 2003, 506 pages.

Des vingt-trois contributions de cet ouvrage anglophone, parues dans les imposants volumes édités avec rigueur et ferveur par Carl Deroux, nous ne pourrons donner qu'une brève présentation. A. Koptev (*Lucretia's Story in Literature and the Rites of* Regifvgivm *and* Eqvirrii, p. 5-33) réexamine l'épisode du viol de Lucrèce et la prosopographie des personnages qui lui sont attachés — Tarquin Collatin, Brutus et Tarquin le Superbe —, faisant le départ, avec minutie et érudition, à la suite des travaux bien connus d'A. Momigliano, J. Gagé et J. Poucet, des influences grecque, étrusque et romaine, replaçant en particulier le récit de Tite-Live dans le cadre de la cérémonie expiatoire du *regifugium*, célébrée le 24 février. Suivant d'assez près le commentaire de R.M. Olgivie, *A commentary on Livy Books 1-5*, Oxford, 1965, K.W.D. Hull (*Coriolanus and the Homeric Tradition*, p. 34-52) montre comment l'historien romain a pu être influencé par le folklore grec, à travers notamment les *Annales* d'Ennius. L'auteur rapproche la révolte de Coriolan du mythe de Méléagre au chant IX de l'*Iliade* et de la colère d'Achille. Nous sommes ainsi en présence d'un matériel anhistorique qui illustre le passage des mythes indo-européens aux légendes romaines, conformément aux thèses bien connues de G. Dumézil. G. Nathan (Pudicitia Plebeia : *Womanly Echoes in the Sruggle of the Orders*, p. 53-64) estime que l'érection par Virginie d'un autel à la *Pudicitia* plébéienne rapportée, sinon inventée, par Tite-Live dans l'*Ab Vrbe condita*, doit être davantage prise au sérieux et replacée dans le contexte historique de l'année 295, où elle prend place, et dans le contexte étiologique du livre X, où elle vient clore les luttes politiques et sociales. N'hésitant pas à se référer à la Chine communiste et à la Virginie coloniale d'avant l'Indépendance, M. Dauster (*Roman Republican Sumptuary Legislation : 182-102*, p. 65-93) passe en revue les lois somptuaires votées à Rome entre la fin de la deuxième guerre punique et le début de la guerre sociale. Les historiens, anciens ou modernes, n'ont pas suffisamment vu que ces lois n'avaient pas pour seul objectif de freiner l'avidité et le luxe de la classe dirigeante : en restreignant le nombre d'invités aux banquets

privés, elles avaient aussi pour dessein de mieux contrôler le maintien et l'augmentation des réseaux clientélaires. Fondée presque exclusivement sur les œuvres de César et de Cicéron, l'étude de R. Brown (*The Terms* Bellum Sociale *and* Bellum Ciuile *in the Late Republic*, p. 94-120) retrace la naissance et l'évolution sémantique de *bellum sociale* et *bellum ciuile*, en montrant les implications idéologiques de ces termes appliqués de manière paradoxale à des guerres qui ne furent pas entreprises contre des ennemis extérieurs. Dans une subtile étude d'extraits de Catulle, Lucrèce, Virgile et Properce, K. Maurer (Notiora Fallaciora : *Exact, Non-allusive Echoes in Latin Verse*, p. 121-156) se demande comment il convient d'analyser les vers des poètes qui font écho à d'autres vers de leurs propres œuvres ou de poètes antérieurs. S'agit-il d'allusions, de réminiscences, d'imitation, d'émulation, ou tout simplement... de chevilles et de larcins ? Quelle intention a présidé à de tels choix ? Sans remettre en cause la richesse des approches intertextuelles, dont relèvent au demeurant les analyses proposées dans l'article, l'auteur entend en montrer les limites. C.J. Castner (*The* Fulmen *and Sicily : Imagery in Lucretius' Sixth Book*, p. 157-176), prenant en compte l'œuvre d'Empédocle et l'aire géographique et culturelle de la Sicile, étudie l'image de la foudre comme tyran dans le livre VI de Lucrèce. C.U. Merriam (Acrior est nostra plusque furoris habet : *Erotic Madness of Women in Latin Poetry*, p. 177-185) passe rapidement en revue les poètes qui ont assimilé, dès lors qu'il s'agissait de femmes, la passion amoureuse et érotique à la folie. Sur un tel sujet, il aurait été intéressant d'évoquer en contre point les pièces de Sulpicia du *Corpus Tibullianum*. Aux quelques références anglo-saxonnes données en note, le livre de Paul Allen Miller, *Latin Erotic Elegy*, University of South California, 2002, apportera un utile complément. Précis, l'article de V. Fyntikoglou (*Caecus, Clodia, Metellus : Theatre and Politics in* pro Caelio, p. 186-198) replace l'évocation glorieuse de Q. Metellus Celer dans la composition d'ensemble du discours, en rappelant sa double dimension, dramatique et politique. J. Mac Donald (*Dueling Contests : Theocritus and Vergil's Third and Seventh* Eclogues, p. 199-207) examine quelques exemples de vers amébées. M. F. Williams (*Lawgivers and the Rule of Law in the* Aeneid, p. 208-243) met en valeur l'importance du droit et de ses implications politiques dans nombre d'épisodes ou de portraits de l'épopée virgilienne : Enée, bien sûr, mais aussi Turnus, Latinus, la description du site futur de Rome, celle des héros de l'histoire romaine au livre VI, les fondations de cités... Si l'étude est substantielle et intéressante, on regrette néanmoins que la littérature secondaire à laquelle se réfère l'auteur soit exclusivement anglophone, quand la thèse de M. Ducos sur les Romains et loi, par exemple, et ses applications à la poésie, notamment Horace, eussent donné un cadre juridique et philosophique autrement pertinent que les références à Marx, Hegel ou Burke qui viennent clore l'analyse. Plus classique est l'article de H. Akbar Khan (*Venus'Intervention in the Dido-affair : Controversies and Considerations*, p. 244-274) qui réévalue le comportement de Vénus à l'égard de Jupiter, d'Enée et de Didon, dans les vers si célèbres du livre I (229-401), de la même manière que J.C.G. Strachan (*A Literary Crisis ? A Reassessment of the Symbolism of Propertius*, I, 17, p. 275-289) reconsidère les implications littéraires et autobiographiques du poème où Properce est aux prises avec la tempête au cours d'une traversée qui l'éloigne de l'Italie et de Cynthie. R. Morello (*Place and Road : Neglected Aspects of Livy 9, 1-19*, p. 290-306) met en évidence la valeur littéraire et hautement symbolique de la description des deux routes qui mènent à Lucérie, dont celle, désastreuse, des Fourches Caudines. Que sont donc les lits d'Archias évoqués par Horace, se demande C. Deroux sous un titre énigmatique (*Archias : Maker of Furniture or Phantom Figure (Horace*, Epist.*I, 5) ?*, p. 307-312) ? Rejetant la traditionnelle explication de Porphyrion — *Archias breues lectos fecit* —, l'auteur,

après avoir exposé ses arguments, propose de corriger la leçon des manuscrits *Archiacis* par *arctatis*, convenant mieux aux « repas trop serrés » (*arta conuiuia*) dont parle la suite de l'épître. Le poète aurait ainsi écrit au vers 1 : *Si potes arctatis conuiua recumbere lectis*, et non pas : *Si potes Archiacis conuiua recumbere lectis*. Étayée par de riches notes et une solide bibliographie, l'étude de Th. Opsomer (Referre aliter saepe solebat idem : *the Relation between Ovid's* Amores *and* Ars Amatoria, p. 313-350) entreprend une nouvelle comparaison des passages parallèles où Ovide donne des conseils sur la manière de séduire une fille au cirque. Au-delà des différences de style, il convient, précise l'auteur, de tenir compte des aspects narratifs du récit, du genre littéraire, des caractères des protagonistes. B.J. Kavanagh (*Two Families from Vienne and the Effect of their Rivalry*, p. 351-375) nous plonge dans la Vienne du I^er^ siècle, au bord du Rhône, retraçant l'histoire familiale des deux plus éminents personnages qui en sont originaires, D. Valerius Asiaticus et L. Iulius Vestinius, dont la rivalité a bien pu profiter à la colonie qui bénéficia de grands travaux. Le tableau brossé donne un arrière-plan provincial très intéressant aux pages que Tacite (*Annales*, XI, 1-3) consacre au consul Valérius Asiaticus, amant de Poppée et propriétaire des jardins de Lucullus au Pincio, victime de la jalousie et de la convoitise de Messaline, qui le contraignit au suicide en 47. Non moins intéressant et utile pour les lecteurs d'Ovide, de Tacite et de Sénèque, est l'évocation par S. Bingham (*Life on an Island : a Brief Study of Places of Exile in the First Century AD*, p. 376-400) des lieux d'exil dans le monde romain, aussi déprimants que les Cyclades, Marseille ou la Corse. A l'encontre de la plupart des commentateurs, A. Nice (*The* Persona *of Umbricius and Divination in Juvenal, Satire Three and Six*, p. 401-418) considère que le *uetus amicus* dont se sépare le poète-narrateur dans sa troisième satire, du nom d'Umbricius, doit être identifié au *summus haruspex* connu de Pline l'Ancien, Tacite et Plutarque. C.A. Perkins (*Truth in Tacitus : The Case of Livia Augusta*, p. 419-427) se penche sur l'ambiguïté des termes utilisés par Tacite dans la courte notice nécrologique qu'il consacre à Livie (*Annales*, V, 1, 3) et montre l'importance de la rumeur et de l'allusion (*significatio*) dans la méthode de l'historien. Loin d'opposer la valeur artistique de l'œuvre à sa véracité, l'auteur suggère que les procédés d'écriture proposés par les rhéteurs aident l'historien à composer ses portraits *sine ira et studio*, réhabilitant le rôle de la rhétorique dans l'historiographie ancienne (voir en ce sens les thèses d'E. Aubrion et d'O. Devillers). P. A. Roche (*Mixed Messages : Trajan and the Propaganda of Personal Status*, p. 428-447) montre comment la propagande personnelle de Trajan vise à concilier le respect apparent pour le Sénat avec le statut suréminent de l'empereur (*Diuus Pater Traianus*). R.D. Rees (*Talking to the Tetrarchs : the Dynamics of Vocative Adress*, p. 447-492) fait une étude approfondie de cinq panégyriques latins, prononcés entre 289 et 307. Comment s'adresser aux empereurs dans une période où le pouvoir est collégial, ou encore lorsque l'éloge est prononcé en l'absence de la personne intéressée ? L'auteur examine de près les adresses aux empereurs, en particulier le passage du singulier au pluriel, et les manifestations verbales de la *praesentia* impériale dans le discours, littérales ou symboliques (« metaphysical ») selon que l'empereur est réellement présent ou absent. Enfin, M.E. Gil Egea (*Warrior Retinues in Late Antiquity : the Case of Pelagia*, p. 493-503) s'intéresse au rôle et au recrutement des escortes privées chez les peuples germains, à leurs allégeances, y compris à des femmes.

Jacques-Emmanuel Bernard.

M. Schauer, G. Thome (éd.), Altera ratio. *Klassische Philologie zwischen Subjektivität und Wissenschaft. Festschrift für Werner Suerbaum zum 70. Geburtstag* : Stuttgart, Franz Steiner Verlag, 2003, 175 pages.

Le titre de ce mince et élégant volume est librement adapté de Cicéron, *De Officiis* I, 107, où il est dit que nous sommes tous pourvus de deux *personae*, dont l'une nous rend participants d'une *ratio* commune, tandis que l'autre nous est donnée à titre personnel : *altera... quae proprie singulis est tributa*. En conséquence de quoi les contributeurs se sont efforcés de faire la part entre l'objectivité scientifique et la subjectivité individuelle dans nos études de littérature antique. Le sujet était d'autant plus approprié que le dédicataire est l'éditeur et l'auteur d'un admirable tome I du nouveau *Handbuch* de la Littérature latine, au caractère strictement factuel et objectif, mais qu'il a aussi affirmé, au cœur même de nos études, la primauté de la conscience et de la sensibilité d'un chacun.

Nous nous bornerons, dans ce bref compte rendu, à indiquer de manière très concise le sujet des contributions ainsi rassemblées. T. Burkard souligne l'objectivité et la distanciation de Salluste vis-à-vis des événements et des personnages qu'il met en scène. S. Döpp examine le portrait de Cornutus dans la satire V de Perse. M. Hose analyse les rapports entre le *je* dans la poésie lyrique et les éléments biographiques du poète, un vieux problème (comme le dit le sous-titre) auquel les poètes eux-mêmes ont été confrontés. H. Kloiber reprend l'examen de la fable I, 10 de Phèdre : *Lupus et uulpes iudice simio* ; il ne s'agit pas de condamner la justice des hommes, mais de montrer que les deux plaignants sont également coupables. E. Lefèvre présente une ode de Jakob Balde. D. Liebs souligne l'importance du rôle d'Ulpien sous le règne de Caracalla, notamment en relation avec la constitution antonine. F. Maier rapproche quelques textes qui célèbrent le soleil, de l'Égypte ancienne aux temps modernes. A. Patzer reprend les diverses traditions qui rapportent que Socrate ne jurait jamais par les dieux, mais 'par le chien' et par divers animaux, plantes et objets ; cette coutume a pu jouer un rôle dans son procès et sa condamnation. M^me^ A. Petersmann offre un texte de son mari, H. Petersmann, dont une première version avait été rédigée en anglais : notre regretté collègue y montre comment Plaute sait caractériser, par le langage qu'il leur prête, le sexe, l'âge et la condition sociale de ses personnages. R. Piecha met en lumière la puissance dramatique du texte de Tacite sur la mort d'Agrippine, tout en montrant ses contradictions internes et ses divergences avec les récits parallèles de Suétone et de Dion Cassius. G. Rechenauer résout l'apparente contradiction entre la philosophie de Lucrèce et l'accent mis par le poète sur les affres et les souffrances de la mort, notamment dans l'épisode final de la peste d'Athènes. G. Thome s'intéresse à l'expression *uirides Nereidum comas* dans Horace, *Odes* III, 28, et aux mots qualifiant les couleurs. E. Vogt clôt le recueil par des réflexions sur 'poésie et philologie', à la lumière d'une œuvre d'une poétesse allemande du XX^e^ siècle, Dagmar Nick, tandis que E.A. Weische exprime, en latin s'il vous plaît, son amour des *exercitationes latinae*.

Que certaines de ces contributions ne dépassent guère le stade d'une esquisse, et que d'autres se contentent de vérités déjà bien connues n'a, tout compte fait, pas grande importance : l'essentiel était d'affirmer la connivence et l'amitié.

Hubert Zehnacker.

Hinc Italae gentes, *Geopolitica ed etnografia dell'Italia nel Commento di Servio all'Eneide*, sous la direction de Carlo Santini et Fabio Stok (Testi e studi di cultura classica, 31) : Pise, Edizioni ETS, 2004, 312 pages.

Ce libre rassemble des travaux réalisés dans le cadre d'un congrès qui s'est tenu à Pérouse en juin 2003, congrès qui faisait la synthèse de travaux menés dans le cadre d'un projet d'études portant sur les « Modèles culturels et littéraires dans la critique latine de la fin de l'Antiquité ». L'ouvrage et la recherche collective dont il est l'émanation témoignent de l'attention qui est aujourd'hui portée à la littérature érudite de l'Antiquité tardive, et spécialement à l'effort de synthèse qui a alors été réalisé dans un monde qui se sentait menacé et éprouvait d'autant plus le besoin de s'enraciner dans les fondements de sa culture. Ces études portent sur le commentaire de Servius à l'épopée virgilienne : elles font sentir combien il sera indispensable de disposer, un jour, d'une édition scientifique complète de ce texte essentiel... Assurément, les diverses contributions montrent la complexité des problèmes qui se posent, à commencer par celui du rapport entre Servius et son interpolateur, pour lequel les positions divergentes représentées par plusieurs des intervenants montrent combien on est loin d'aboutir à une vision claire. Si F. Stok reste fidèle à la thèse, qu'il avait déjà défendue, et qui nous paraît toujours admissible, d'un premier commentaire, celui de Servius, fondé sur le travail de Donat, complété ensuite par une reprise de la même source, G. Ramires estime que les différences entre les deux parties de la version complète, loin de pouvoir s'expliquer par le jeu divergent des choix personnels des deux auteurs à partir de la même source, supposent que l'interpolateur ait eut recours à d'autres ouvrages, aboutissant ainsi à une quantité considérable d'adjonctions. C'est finalement la personnalité de ces érudits de la fin du monde antique qui est en question, entre la conception qui en fait avant tout les héritiers des travaux de synthèse antérieurs et celle qui leur attribue une part de création personnelle beaucoup plus importante. Qu'il y ait une réaction en ce sens, refusant de voir dans ces auteurs de simples compilateurs, est assurément nécessaire. Nous ne sommes cependant pas sûr qu'on puisse leur attribuer un rôle aussi important, sur tel ou tel point, que cela est fait dans certaines contributions de ce livre, qui ne posent pas toujours suffisamment la question de l'apport de tout ce qui, de l'érudition antérieure, ne nous est plus perceptible et a pu influencer ce que nous lisons chez Servius. Nous douterons fort, pour notre part, que le commentaire de Servius sur la truie aux trente gorets se fonde, comme le propose C. Mastroiacovo, sur la version de Lycophron, attribuant le prodige à Lavinium, auquel le commentateur aurait ajouté de son propre chef une mise en rapport avec Albe. Il faudrait supposer qu'il pratiquait encore Lycophron, et il convient de ne pas oublier que, dès Caton, avec l'interprétation chronologique du nombre des petits, des versions avaient été formulées qui tendaient à concilier la référence à Albe et celle à Lavinium. De même, nous hésiterions à voir, avec F. Stok, dans les notices successives sur les Sicanes/Sicules du Latium, des élaborations successives de Servius, se corrigeant lui-même et finissant par intégrer la doctrine d'une venue des Sicanes de l'Espagne, issue de Thucydide, dans sa vision, conforme à la tradition romaine ancienne, d'un départ vers la Sicile de Sicules autochtones, le tout aboutissant à l'idée d'un va-et-vient des Aborigènes, chassés par les Sicanes/Sicules puis les chassant à leur tour. Nous avions nous-même, dans cette même revue, estimé qu'une telle doctrine reflétait la position de Virgile et qu'elle pouvait donc se rapporter à un état plus ancien de la tradition. C'est dire que bien des questions restent ouvertes : on le voit notamment pour la *uexata quaestio* des présentations contradictoires des guerres d'Énée sur le sol italien dans les différentes notices de Servius se référant à Caton, dont F. Stok analyse bien les

implications différentes (et en faisant preuve d'une indispensable circonspection qu'on ne retrouve pas, sur le même point dans la contribution de C. Mastroiacovo sur Lavinium — qui ignore au reste les travaux de A. Grandazzi et de J.-C. Richard). Mais cet ouvrage représente d'ores et déjà une contribution importante à l'étude du commentateur. On appréciera par exemple le répertoire des passages consacrés aux origines des peuples et cités d'Italie donné par F. Coarelli, ou l'étude des indications linguistiques faite par P. Poccetti. C'est au total une image renouvelée de Servius qui ressort de ces pages, dégageant l'étendue de ses intérêts et le montrant profondément inséré dans les problèmes de son époque (ainsi F. Stok souligne combien son rejet d'une présentation critique des Aborigènes, comme celle qu'on rencontre chez Salluste, et déjà sans doute Caton et Naevius, se ressent du poids des barbares par rapport au monde romain d'alors, et C. Santini combien son intérêt pour l'*Etrusca disciplina* répond au réveil de la vieille science religieuse étrusque dans le paganisme romain de l'époque), comme l'avait déjà montré, en 1987, la monographie de Ph. Bruggisser, *Romulus Servianus. Mythographie et idéologie à l'époque de la dynastie théodosienne*. Nul doute que ces études contribueront au renouveau des études sur le *Commentaire*.

Dominique Briquel.

Myth, history and culture in Republican Rome. Studies in honour of T.P. Wiseman, éd. par D. Braund et C. Gill : Exeter, University of Exeter Press, 2003, 358 pages, 30 fig., index.

Ce sont incontestablement des mélanges de grande qualité qui ont été offerts à T.P. Wiseman ; ce grand savant ne méritait pas moins que cette réunion de treize noms triés sur le volet. Du reste, on appréciera la partie finale, qui concerne le récipiendaire : bibliographie, autobiographie pleine d'humour et une *appreciation* par E. Fantham, qui sonne comme un manifeste méthodologique. On retrouve la diversité des centres d'intérêt de T.P. Wiseman dans ces Mélanges au titre très général.

Les quatre premiers articles sont assez clairement historiques. En ouverture, N. Purcell (« Becoming Historical : the Roman case ») reconstitue les voies de la mémoire qui ont permis l'apparition d'une histoire romaine ; à partir d'indices que sont le culte de Moneta, le temple de Concordia et la chronologie de Cn. Flavius, on soupçonne l'existence de très anciennes annales romaines. Dans un article lumineux et riche, F. Coarelli (« Remoria ») propose d'identifier la Remoria avec le sanctuaire de Dea Dia, ce qui implique d'importantes conséquences pour la signification à la Magliana des Ambarvalia, mais aussi pour l'histoire des frères Arvales et leur rapport avec Acca Larentia. Ces rapprochements permettent d'éclairer la scène figurant sur un miroir naguère étudié par T.P. Wiseman et représentant la louve et les jumeaux entre Faunus et Quirinus. M. Crawford (« Land and people in Republican Italy ») concentre son intérêt sur les établissements archaïques d'Italie centrale, en soulignant le rôle du milieu naturel, et rappelle aussi le rôle de la métrologie (poids de référence et subdivisions) dans la formation des communautés. T. Cornell (« Coriolanus : Myth, history and performance ») défend l'historicité de Coriolan et de ses exploits, en mettant en avant, en particulier, la vraisemblance sociologique, dans le contexte du Ve s., de ce qui est passé plus tard pour une trahison ; ses aventures ne sont pas des légendes transformées en histoire, mais, au contraire, une réalité bientôt devenue légendaire.

Six contributions sont plus littéraires. E. Fantham propose une étude sur « Pacuvius. Melodrama, Reversals and Recognition », où elle tâche de reconstituer

les structures dramaturgiques d'œuvres malheureusement fragmentaires. La pensée de Cicéron fait l'objet de deux longues contributions ; J. Zetzel complète le titre de son intervention « Plato with Pillows » par le sous-titre plus explicite « Cicero on the uses of Greek culture », sans renoncer à des intertitres plaisants (« Is everybody comfortable ? », « The influence of Burke on Cicero ») ; cet essai brillant propose de voir en l'Arpinate un sociologue de l'art, pour qui l'hellénisme n'est adaptable à Rome qu'en passant par le filtre du réalisme romain : l'auteur dégage du préambule du *De Oratore*, des *Verrines* et du *Pro Archia*, références incontournables, que, selon Cicéron, l'assimilation est la seule acculturation possible et valable. Pour sa part, S. Treggiari (« Cicero on Nature, Nurture and Presentation ») étudie le thème des modèles familiaux et du mérite individuel, en classant les rapports d'un individu avec son milieu et ses origines selon les multiples variations rhétoriques ou polémiques. On discerne une théorie cicéronienne de la noblesse (entendue au sens large) dans les réseaux des mérites familiaux : les ancêtres honorent (ou déshonorent) un descendant dans la même mesure que celui-ci se conforme à leur moralité. Place ensuite à la poésie de Catulle avec F. Cairns (« Catullus in and about Bithynia ») et A.J. Woodman (« Poems to historians : Catullus 1 and Horace, Odes 2.1 ») et de Virgile avec K. Galinski (« Greek and Roman Drama and the *Aeneid* »).

La matière des trois dernières interventions est plutôt l'imaginaire collectif et la politique. M. Torelli, qui analyse la composition de « The frescoes of the Villa at Boscoreale, iconography and politics », en s'attachant surtout à celles de l'*oecus* H, discute et critique les interprétations antérieures. E. Gruen (« Cleopatra in Rome ») établit que Cléopâtre n'est pas restée à Rome dix-huit mois, de 46 à 44 : elle fit en réalité deux séjours diplomatiques, pour faire reconnaître officiellement son alliance avec Rome. Sous le titre « Agammemnon at Rome », E. Champlin, de façon très suggestive, fait une liste des Romains qui s'assimilèrent ou furent assimilés aux Atrides ; Pompée succéda à Lucullus comme image d'Agammemnon ; Auguste et Néron étaient de nouveaux Oreste, tandis que Tibère passait pour Atrée : les héros épiques et tragiques fournissaient autant de modèles (ou de contre-modèles) à la vie publique de Rome.

Treize contributions spécialisées, qui ne sont exemptes ni d'humour ni, de façon moins apparente, de polémique, et qui, selon la loi du genre, reflètent et prolongent les travaux de T.P. Wiseman. On notera, en particulier, la dimension méthodologique qui apparaît dans plusieurs articles du début : plutôt que de traiter les récits de la Rome archaïque avec un scepticisme chagrin, il convient d'en faire des tremplins pour l'histoire. Dans l'index, qui vient ajouter à l'unité générale, les Metelli devraient être à la lettre C, avec Caecilia Metella ; page 300, n. 13, lire *uxorem*.

Bruno Poulle.

Autocélébration des élites locales dans le monde romain. Contextes, textes, images (II^e^ s. av. J.-C.-III^e^ s. ap. J.-C.). Textes réunis par Mireille Cébeillac-Gervasoni, Laurent Lamoine et Frédéric Trément : Clermont-Ferrand, Centre de recherches sur les civilisations antiques, Collection Erga 7, 2004, 570 pages.

Toute recherche historique évolue sous l'influence du contexte culturel contemporain : il n'est donc pas étonnant que notre société de communication ait stimulé les travaux sur la « représentation » des élites dans le monde antique. La notion d'autocélébration jouant un rôle central dans cette problématique, le programme

de recherche sur les élites mené par Mireille Cébeillac-Gervasoni a donc entrepris de l'appliquer aux élites locales. Centré à l'origine sur l'Italie, il s'est ouvert récemment à l'ensemble du monde romain lors du colloque sur *Les élites et leurs facettes* (CEFR 309, Rome-Clermond-Ferrand, 2003). Dans la lignée de la manifestation précédente, quelques contributions d'historiens extérieurs à l'Antiquité (3 sur 24) ont été sollicitées afin d'élargir les perspectives.

Une telle problématique a amené les organisateurs à privilégier le rapport aux espaces, cadre de déploiement de cette autocélébration, tel que les documentations archéologique, iconographique et épigraphique peuvent le révéler. Après une brève partie, par ailleurs hétérogène, sur les « élites vues par le regard des autres » (4 communications), l'ouvrage décline le thème en fonction des différents types d'espaces : civiques (8), sacrés (3), domestiques (5) et funéraires (4). Ces quatre thèmes sont réunis deux par deux (civiques-sacrés, domestiques-funéraires), sans doute par référence au clivage public-privé, dont on sait pourtant qu'il n'est pas évident pour l'Antiquité (comme le rappelle d'ailleurs Pascal Vipard). De tels choix indiquent clairement la volonté de croiser tous les types de sources en faisant une large part à l'archéologie.

Comme le note finement Jean Andreau dans sa conclusion, les notions d'« autocélébration » et d'« élite » posent également des problèmes de définition (p. 527-528). Concernant l'élite, les intervenants se heurtent à l'éternelle question de sa frontière et particulièrement de la place des riches affranchis. En l'absence de réponse explicite, la tendance semble toutefois être de les associer, sinon de les inclure, essentiellement parce qu'ils cherchaient à imiter les aristocrates (Michel Christol, Gino Bandelli, Maria Letizia Caldelli, Jean-Luc Fiches). La frontière sociale semble donc être bien floue, telle celle de la *nobilitas* sicilienne à l'époque de Cicéron, que l'on ne saurait confondre avec le corps des magistrats (Sylvie Pittia). Afin de se mettre en valeur, les nouveaux venus pouvaient se signaler par des actes particuliers, comme l'évergétisme de « viabilité » portant sur les voies de communication (Mireille Cébeillac-Gervasoni). La frontière du genre n'était pas étanche non plus, puisque certaines femmes, comme les flaminiques africaines, faisaient aussi partie de l'élite (Claude Briand-Ponsart).

La notion d'« autocélébration » est plus floue encore : il est dommage que les auteurs ne cherchent pas à la préciser en la distinguant des autres modes de représentation. À ce compte-là, tout document peut être le témoin d'une « autocélébration ». À propos des thermes d'Occident, Alain Bouet définit l'autocélébration par l'ostentation, mais cette deuxième notion n'est guère plus précise que la première (p. 337). Il n'en reste pas moins que l'ouvrage est riche de précisions méthodologiques fort éclairantes. Les remaniements des sites, comme dans le cas du forum de Philippes à la fin de l'Antiquité, ne facilitent pas l'interprétation des espaces (Michel Sève). Loin de désigner une structure architecturale précise, la basilique du Haut-Empire se définit par sa fonction de délibération politique (Pierre Gros). Au sein de la documentation pariétale, on ne doit considérer comme représentation d'évergésies que les peintures accompagnées d'un texte clair (Françoise Dumasy).

C'est finalement le thème de l' »imitation » qui émerge comme le fil rouge de ce recueil, puisque les élites locales devaient emprunter leur discours de célébration à des modèles extérieurs. On retrouve alors sans surprise les grands propagateurs du modèle romain, la noblesse sénatoriale (Mario Denti) et l'empereur (Emmanuelle Rosso), même s'il ne faut pas surestimer l'influence de la Cour néronienne sur les styles pompéiens (Yves Perrin). Dans cette démarche, les élites locales manifestèrent une forte adhésion à la romanité, comme l'atteste un véritable dossier sur l'Auvergne, mettant en lumière la romanisation de la toponymie (Jean-Pierre

Chambon) et des pratiques funéraires (Frédéric Trément et Lucile Humbert) comme l'attachement à Alésia, « lieu de mémoire » césarien (Laurent Lamoine). L'Orient grec lui-même fut touché : si le sanctuaire d'Olympie resta dominé à l'époque romaine par l'aristocratie traditionnelle (Annalisa Lo Monaco), l'Asklepieion de Cos vit l'émergence de nouveaux acteurs liés aux Romains (Elisabetta Interdonato) et les élites des colonies grecques de l'Adriatique adoptèrent les *munera* romains (Pierre Cabanes). Mais une telle problématique débouche sur la question de la romanisation qui s'avère encore plus complexe que celle des élites. C'est dire l'ampleur et la richesse des thèmes abordés par ce recueil.

Christophe Badel.

Peruertere : *Ästhetik der Verkehrung. Literatur und Kultur Neronischer Zeit und ihre Rezeption*, herausgegeben von Luigi Castagna und Gregor Vogt-Spira, unter Mitwirkung von Giovanna Galimberti Biffino und Bettina Rommel : Munich et Leipzig, Saur, 2002, xix-318 pages.

Le volume que l'on présente ici réunit les actes d'un colloque qui s'est tenu au Centre germano-italien de Menaggio (Côme) en mai 2001 ; la date tardive de notre compte rendu résulte de circonstances accidentelles. Le but du colloque était de mettre en lumière le dévoiement ou le renversement des valeurs romaines traditionnelles et notamment des valeurs augustéennes à l'époque néronienne. Les contributions sont groupées autour de trois axes : Néron, la littérature et la réception. Si le troisième axe ne fait pas difficulté, l'intitulé des deux premiers est quelque peu trompeur, en ce sens qu'il y a beaucoup de 'littérature' dans la partie 'Néron', et forcément un peu de 'Néron' dans la partie 'littérature'.

La partie 'Néron' ne comprend que deux contributions résolument étrangères au domaine littéraire : une longue étude de C. Perassi sur l'iconographie du monnayage occidental sous Néron, où nous verrions plutôt une évolution progressive par rapport au monnayage augustéen qu'une révolution, et quelques pages de B. Andreae sur les peintures murales de la villa de Poppée à Oplontis. Le reste tourne autour de deux thèmes : une étude de la perversion des règles du banquet autant dans le *Satyricon* que dans la pratique néronienne, par E. Stein-Hölkeskamp ; et trois études, par M. Sordi, A. Galimberti et I. Ramelli, sur l'*Octavie* et son véritable auteur, qui ne serait autre que P. Pomponius Secundus, dont Pline l'Ancien écrivit la biographie : le sujet semble passionner actuellement les philologues italiens, mais la réponse apportée nous laisse encore perplexe.

La deuxième partie, consacrée à la 'littérature', se révèle riche et variée ; les contributions sont groupées par auteurs antiques. Une importante étude de G. Galimberti Biffino est consacrée à l'anti-héros dans la *Pharsale* ; les personnages de Pompée et de César sont longuement étudiés ; seul Caton mérite d'être appelé un héros. L'axiologie virgilienne, les idéaux de l'époque d'Auguste sont pervertis et dépassés. Dans un esprit analogue, L. Castagna pense que les racines de la *Pharsale* plongent dans l'asianisme et l'esthétique du sublime : ce goût est qualifié de 'néo-gothique' — un écart de vocabulaire qui ne nous paraît pas indispensable. Les trois études suivantes sont consacrées à Sénèque. E. Lefèvre estime que les tragédies de Sénèque se déroulent dans un monde à l'envers ; son analyse se fonde surtout sur les personnages de Médée et d'Atrée. M. Rivoltella montre, dans l'imitation de Verg., *Georg.* I, 330-331 par Sen., *Phaed.* 1050-1054, comment Sénèque choisit l'*auxêsis* et les effets expressifs. Enfin, G. Mazzoli met en lumière l'image souvent négative d'Auguste et de son règne dans l'œuvre en prose de

Sénèque. On passe à des genres poétiques mineurs. M. A. Vinchesi étudie les églogues politiques de Calpurnius Siculus (1, 4 et 7), qui présentent une image idéalisée du régime néronien et, à partir du dialogue de ce poète avec Virgile, conclut à l'inversion du genre bucolique. F. Bellandi montre que l'œuvre tout entière d'Horace constitue un hypotexte des *Satires* de Perse ; celui-ci veut être un nouvel Horace plutôt qu'un anti-Horace ; une comparaison entre Hor., *Sat*. II, 3 et 7 avec Pers. 3 et 5, fondée sur la notion de conversion philosophique, approfondit ces points de vue. Trois contributions, enfin, sont consacrées à Pétrone. G. Vogt-Spira part de la constatation que le *Satyricon* présente un renversement complet et général des valeurs classiques et augustéennes ; cette idée est approfondie en plusieurs directions, notamment par une analyse très convaincante des parodies virgiliennes et par l'étude des notions de *fatum* et de *fortuna*. S. Stucchi décèle dans le *Satyricon* la présence d'éléments de la sagesse horatienne, mais abaissée et pervertie. S. Ricci souligne l'abondance, chez les personnages de Pétrone, de gesticulations excessives visant à l'expressivité : on est aux antipodes de l'idéal romain de *grauitas*.

Nous parlerons peu de la partie du volume consacrée à la 'réception'. Les études portent sur le *De gestis Cesaris* de Pétrarque, l'*Encomium Neronis* de Gerolamo Cardano, l'éthique médicale et la tradition médiévale selon laquelle Néron aurait assisté à la dissection du cadavre d'Agrippine (comme en attestent des manuscrits illustrés), et enfin sur Sienkiewicz et Huysmans. Le volume se termine par une conclusion générale due à G. Vogt-Spira, et un *index locorum* compilé par A.-B. Renger.

Les colloques, et par conséquent les actes qui en reflètent le déroulement, sont d'autant plus réussis que le sujet choisi n'est ni trop étroit ni trop large, que les intervenants s'efforcent de rester dans la perspective proposée, que le volume est agencé d'une manière rationnelle et progressive, et enfin que sa réalisation matérielle est soignée. À s'en tenir à ces critères, nous pouvons dire qu'ici on a frôlé la perfection. La date involontairement tardive de notre compte rendu nous permet d'ajouter que depuis lors la série de ces colloques a été brillamment continuée. On ne peut donc que se joindre à tous les remerciements que, dans une préface commune, L. Castagna et G. Vogt-Spira adressent aux organisateurs d'une manifestation scientifique réussie.

Hubert Zehnacker.

M. Paschalis (éd.), *Roman and Greek Imperial Epic*, Rethymno Classical Studies, vol. 2, 2005 : Crete University Press, 195 pages.

Les dix articles réunis dans ce volume, dédié à la mémoire de Ch. P. Segal, sont l'émanation d'un colloque international organisé par le Département de Philologie de l'Université de Crète. Ils couvrent un corpus épique allant de l'époque flavienne (Valérius Flaccus et Stace) jusqu'à l'Antiquité tardive (Triphiodore, Dracontius, Nonnos, les *Argonautiques Orphiques*). Le volume s'ouvre et se ferme par conséquent sur des communications consacrées au mythe argonautique. Toutes ces contributions ont un dénominateur commun : une problématique centrée sur les questions d'intertextualité et/ou de réflexivité littéraire ; un champ de recherches encore neuf et fécond, mais qui exige beaucoup de prudence et de rigueur méthodologique pour ne pas glisser dans le type de surinterprétation arbitraire qui nous éclaire davantage sur la virtuosité du commentateur que sur les intentions du poète. Certains auteurs de ce volume ont eu à cœur d'éviter cet écueil, d'autres moins ;

d'où un ensemble un peu inégal, dans lequel les contributions les plus intéressantes et les plus neuves sont sans doute celles qui touchent à la partie la plus tardive du corpus.

La première communication, celle de Meredith E. Monagan sur « Junon et le poète dans les *Argonautiques* de Valérius », est un exemple quasi caricatural des dérives interprétatives fréquentes dans la critique anglo-saxonne actuelle, et l'on nous permettra de nous y attarder un peu plus longuement. L'auteur part de la constatation, tout à fait juste, que, dans le cours de la narration, le poète délègue largement à Junon la conduite de l'action et le soin de porter la quête de la Toison à son terme. Or, l'Universitaire américaine croit percevoir une tension entre le désir de la déesse de faire aboutir l'action sur le plan mythologique, et sa crainte de la voir aboutir sur le plan historique, puisque l'expédition argonautique enclenche le mécanisme de la *translatio imperii* qui culminera avec l'hégémonie romaine après la défaite de Carthage, cité chère à la Junon de l'*Enéide*. Le problème est que, si le thème de la *translatio imperii* apparaît bien au chant I (v. 555-560), il n'est qu'un motif ponctuel et secondaire du poème, et non une ligne de force structurante. En outre, il n'est nulle part question de Carthage dans le texte de Valérius, et celui-ci ne relie absolument pas les desseins de Junon à la perspective historique et romaine : la déesse en reste strictement au niveau mythologique. Cette prétendue tension est donc une pure invention de E. Monagan, issue du « plaquage » artificiel sur le poème de Valérius d'une problématique virgilienne qui n'est nullement en jeu ici. Mais ce n'est pas tout : l'auteur « saute » ensuite de l'instrumentalisation de Junon par le poète en tant que moteur de l'action à une identification éthique entre Junon et Valérius Flaccus, pour en tirer l'idée que « le désir de Junon d'empêcher la fondation de Rome (sic) a pour parallèle le désir du poète de rivaliser avec le statut de Virgile en tant qu'il est *le* poète de Rome ». Junon refuserait donc de pousser l'action à son terme pour empêcher la fondation de Rome, de même que Valérius aurait laissé volontairement son poème inachevé (au milieu d'une tirade !) pour empêcher symboliquement l'*Enéide* de voir le jour. L'auteur rejoint ainsi l'hypothèse, déjà défendue par D. Hershkowitz, d'un inachèvement volontaire des *Argonautiques*, mais l'assortit d'une justification pour le moins originale. Il est inutile de préciser que ce type de construction interprétative arbitraire relève d'un jeu intellectuel parfaitement gratuit et ne fait pas avancer d'un pouce notre compréhension du projet poétique de Valérius.

L'article d'Ellen O'Gorman (« Beyond Recognition : Twin Narratives in Statius' *Thebaid* ») examine le thème du double à travers les personnages d'Etéocle et Polynice, puis à travers le traitement du crime des Lemniennes chez Stace et Valérius Flaccus, pour conclure qu'au niveau des personnages comme au niveau des poètes, une « bonne » fraternité (ou une « bonne » émulation littéraire) est celle qui réserve par avance un premier et un second rang plutôt que celle qui cherche à établir un partage égalitaire de la prééminence. Cet article dans son ensemble prête moins à la contestation que le précédent (si ce n'est sur quelques points de détail). Cependant, l'auteur aurait sans doute gagné, pour la problématique qui est la sienne, à consulter les travaux de S. Franchet d'Espèrey sur le thème du double dans la *Thébaïde*, mais ceux-ci n'apparaissent pas dans sa bibliographie. Un autre dénominateur commun à la majorité des auteurs de ce volume, presque tous anglo-saxons, est en effet leur absence de prise en compte de la recherche française, particulièrement criante pour ce qui touche aux poètes flaviens.

Dans son article sur l'*Achilléide* (« Masculinity in the 90′ s : The Education of Achilles in Statius and Quintilian »), A. Barchiesi se penche sur le problème de la féminité et de la masculinité dans l'éducation d'Achille, en parallèle avec l'éducation romaine et les préceptes de pédagogie rhétorique de Quintilien pour essayer de

préciser la façon dont l'aristocratie romaine devait trouver dans l'œuvre de Stace un écho de ses propres préoccupations. Il établit notamment un parallèle entre la « double personnalité » d'Achille et le double comportement attendu de l'aristocrate romain : rudesse à la guerre et souplesse à la cour. Il voit aussi une correspondance entre la double nature d'Achille (humain par son père et divin par sa mère) et la nature hybride de l'*Achilléide*, tendue entre les deux pôles littéraires de l'épopée et de l'élégie. Il met en lumière la contradiction entre l'éducation virilisante de Chiron (rapprochée de l'*Institution oratoire* de Quintilien) et l'éducation féminisante de Thétis. Il examine ensuite le mélange de masculinité et de féminité dans la caractérisation d'Achille, avant de mettre en évidence le processus de récupération de son identité masculine.

L'article de K. Freudenburg (« Making Epic Silver : The Alchemy of Imperial Satire ») est centré sur les critiques du genre épique chez Juvénal. L'auteur y souligne le lien entre l'hostilité du satiriste envers l'épopée mythologique et son anti-hellénisme. Il met ensuite en évidence une différence entre Martial et Juvénal : alors que le premier reproche à la grande poésie mythologique d'être éloignée de la vie réelle, le second reproche à la société de son temps d'être infectée par des modèles de comportement issus de la mythologie grecque.

La contribution de M. Paschalis a pour sujet l'épopée de Triphiodore (III^e^-IV^e^ s. ap. J.-C.) sur la prise de Troie. Elle nous transporte donc dans le domaine grec. Centrée sur l'épisode du cheval de Troie, elle met en lumière les liens intertextuels entre ce passage et le mythe hésiodique de Pandora. L'auteur y étudie ensuite le réseau métaphorique serré et cohérent tissé par le poète autour les motifs de l'enfantement, de l'épuisement et de la régénération. La construction d'un cheval capable d'« enfanter » des guerriers apparaît comme l'un des éléments qui marquent un renversement de situation après dix années « stériles » et un renouveau pour les Achéens. Cela se double d'un contraste entre l'« accouchement » du cheval avec l'aide d'Athéna-Eileithyia et la frustration des espoirs de postérité des femmes troyennes. Cet article se veut dans son ensemble une contribution à la réhabilitation d'un poète mal connu et souvent mal considéré.

Dans son article sur les *Dionysiaques* de Nonnos (« Nonnus'Typhon : The Musical Giant »), Ph. Hardie explore les similitudes entre la Fama de Virgile et le Typhon de Nonnus, notamment autour du thème de la pluralité des voix. Etudiant le conflit entre Zeus et Typhon chez Nonnos, il interprète l'attaque du second contre le premier comme « une figuration du défi à l'autorité du poète épique dans son rôle de panégyriste des dieux olympiens ». L'auteur souligne aussi la valeur programmatique de deux autres éléments du conflit : la crainte de Zeus de voir la victoire de Typhon aboutir à une révision de la tradition épique, et le procédé du dieu pour triompher de son adversaire en utilisant le pouvoir de séduction de la musique ; la clé de la défaite de Typhon résiderait dans « son excessive sensibilité au pouvoir de la musique et de la poésie ». Ph. Hardie conclut enfin à l'impossibilité de démontrer une imitation directe de Virgile ou d'Ovide par Nonnos dans les passages où l'on peut observer des parentés thématiques.

Avec F. Stella (« Epic of the Biblical God : Intercultural Imitation and the Poetics of Alterity »), nous retournons au domaine latin et nous abordons la littérature chrétienne de l'Antiquité Tardive. L'Universitaire italien étudie les interactions, dans la poésie de Dracontius, Proba, Juvencus, Cyprien et Sédulius, entre les éléments de culture biblique et les traits hérités de la poésie épique païenne, à travers une série d'exemples précis en mettant en évidence le processus de « déjudaïcisation » et de romanisation du matériau d'origine, la remotivation d'expressions épiques par les connotations chrétiennes nouvelles, mais aussi la greffe artificielle de traits d'expression hérités de la tradition épique sur un fond biblique où il

apparaissent démotivés. L'ensemble donne naissance à un nouveau « code » épique issu de la fusion des deux traditions.

Les deux dernières communications ont pour sujet les *Argonautiques Orphiques*. R. Hunter étudie les éléments de « generic consciousness » dans ce poème. Il examine le glissement du poème didactique vers l'épopée dans le prologue en parallèle avec les *Métamorphoses* d'Ovide (chant d'Orphée au livre X). Le concours entre Orphée et Chiron est rapproché de la rivalité entre Homère et Hésiode, entre poésie épique et poésie cosmogonique. Le thème du ralliement d'Orphée, depuis sa retraite, à l'aventure argonautique est mis en liaison avec les figures d'Ulysse et d'Homère lui-même autour du thème du rapport entre l'écriture épique et la vieillesse du poète (motif appliqué à l'*Odyssée* par le *Traité du Sublime*). Cette interprétation métalittéraire repose, dans le détail de la démonstration, sur des points d'ancrage précis dans le texte, et s'autorise de la symbolique d'Orphée comme figure du poète bien attestée dans la tradition littéraire ; elle échappe donc à l'impression d'arbitraire que peuvent donner d'autres lectures « réflexives ». Même s'il ne s'agit que d'une hypothèse interprétative, elle atteint tout de même un degré non négligeable de vraisemblance.

Le volume s'achève par la contribution de D. Nelis, « The Reading of Orpheus : The *Orphic Argonautica* and the Epic Tradition ». L'Universitaire britannique examine, à travers quelques passages précis, les liens intertextuels entre ce poème et les épopées antécédentes sur le même mythe (*Argonautiques* d'Apollonios de Rhodes et de Valérius Flaccus, mais aussi chant de l'aède Teuthras inséré dans les *Punica* de Silius Italicus). Au terme d'une étude détaillée des passages concernés, il conclut que tous ces poètes ont été influencés par un même texte orphique pré-apollonien, une théogonie ou une cosmogonie, qui est la source principale d'Apollonios ; il s'agirait sans doute de la *Théogonie Cyclique*.

On voit tout de même que la grande majorité de ces communications illustrent plutôt, du point de vue méthodologique, un « bon » usage de l'intertextualité et de la réflexivité, fondé sur une approche rigoureuse des textes et évitant les parallélismes forcés et arbitraires entre la situation du poète et celle des personnages. Il s'agit donc d'un ouvrage utile et important pour tous ceux qui s'intéressent à la tradition épique gréco-latine en général, même si les spécialistes de l'épopée flavienne risquent de rester un peu sur leur faim.

François Ripoll.

P. Castronuovo, E. d'Angelo, L. Spina, M. Squillante, *La fine dell'inizio. Una riflessione e quattro studi su* incipit *ed* explicit *nella letteratura latina*, a cura di Luigi Spina : Naples, Pubblicazioni del Dipartimento di Filologia Classica F. Arnaldi dell'Università degli Studi di Napoli Federico II, 1999, 105 pages.

Ce bref volume propose quatre études, précédées de quelques « Considérations en marge » par Luigi Spina, autour de l'analyse des structures textuelles de l'*incipit* et de l'*explicit*. Chaque étude aborde des genres littéraires différents, ainsi que des périodes historiques et culturelles distinctes, mais l'ensemble constitue un témoignage fort intéressant de la possibilité d'enrichir des traditions d'étude bien établies par des perspectives de lecture nouvelles.

Dans son introduction aux quatre contributions (p. 9-14), L. Spina pose avec beaucoup de fermeté les termes du problème de l'analyse des structures de *beginning* et *closure*, qui ont fait l'objet de nombreuses recherches dans les quarante dernières années. Il rappelle le danger d'une approche trop théorique de ce type de

sujet et souligne la nécessité d'alimenter au contraire la réflexion par une recherche « fragmentée » qui tienne compte du genre littéraire, du contexte de production et de réception des textes, des rapports intertextuels. Il s'attache ensuite, à travers un parcours qui s'appuie tant sur Aristote que sur Italo Calvino, à donner une définition des concepts de 'début' et de 'fin' d'un texte littéraire : l'un comme l'autre apparaissent comme des moments de choix fondamentaux, comme deux réponses aux questions dans lesquelles le dialogue entre l'écrivain et le lecteur (ou l'auditeur) se concentre et se résume ; le texte littéraire dans son ensemble peut dès lors être considéré comme le repos entre ces deux choix fondateurs, qui peuvent se répéter plusieurs fois à l'intérieur d'un même texte.

La première contribution (p. 15-30), de L. Spina lui-même, porte sur « Le temps d'une lettre. *Incipit* et *Explicit* dans la correspondance de Sénèque ». L'auteur, reprenant un parcours déjà ébauché par plusieurs chercheurs contemporains, s'attache à montrer la dimension métalittéraire des formules d'attaque et de conclusion des lettres de Sénèque à Lucilius ; l'étude porte plus particulièrement sur les lettres 15, 23, 67, 101 pour l'*incipit* et 4, 8, 12, 13, 16-18, 22, 26-30, 36, 40, 45, 47, 58, 77, 86 pour l'*explicit*. Cette analyse montre à quel point Sénèque se confronte avec la tradition et les normes de l'écriture épistolaire latine, qu'il renouvelle volontairement au nom des exigences nouvelles de l'argumentation philosophique.

Marisa Squillante propose ensuite une étude sur « Commencer et recommencer (Boeth. *De Cons. Phil.* I *m.* 1 e *p.* I) » (pp. 31-46). Elle y analyse successivement les deux *incipit* du *De Consolatione philosophiae*. Le premier, en distiques élégiaques, propose un récit autobiographique dans lequel l'auteur met l'accent sur la notion de *tristitia*, ce qui revient de la part de Boèce à multiplier les signes qui présentent l'œuvre comme un *continuum* parfaitement en harmonie avec la tradition poétique latine. À cela s'ajoutent la composition générale de l'*incipit*, ainsi que l'invocation aux Muses et les nombreuses citations épiques, tragiques et élégiaques. Mais ce premier *incipit*, qui cherche à attirer la bienveillance du lecteur en le plongeant dans un univers poétique connu et rassurant, est suivi d'un second « début », en prose cette fois, dans lequel est exposé le véritable horizon thématique de l'œuvre : ici, la poésie est clairement désignée comme incapable désormais d'assumer le rôle de « consolatrice » ; il s'agit donc d'un nouveau, et bien plus personnel, re-commencement, dont M. Squillante analyse fermement la composition pour souligner cette fois l'écart qui sépare le projet boétien de toute la tradition antérieure.

On doit la troisième contribution à Paola Castronuovo : « Un début sans fin. L'*incipit* du livre VI de la *Johannide* de Corippe » (pp. 47-65). Face à la complexité labyrinthique de la narration du livre VI de la *Johannide*, l'auteur propose un fil à suivre : l'image de la victoire que les forces romaines viennent de remporter sur les Maures et qui a été décrite en V, 421-491 ; cette image s'incarne dans le mot *uictor* qui ouvre le premier vers du livre VI (*Victores placidam Romani nocte quietem / non omnes petiere simul*,...). Ce terme se retrouve ensuite six fois dans le cours du livre : vv. 61, 166, 212, 604, 709, 729. Il se transforme ainsi en une sorte de refrain souterrain qui reprend, amplifie et soumet à d'infinies variations le thème de propagande de la *Johannide*. Cela est d'autant plus évident que la préface de l'œuvre dans son ensemble s'ouvrait déjà par *Victoris, proceres, praesumpsi dicere lauros* (*praef. Ioh.* 1) : le terme *uictor* révèle dès lors la pensée qui guide Corippe dans la rédaction non seulement du livre VI, mais de toute la *Johannide*, dont elle constitue le *Leitmotiv*, la célébration du triomphe de Justinien en Afrique. P. Castronuovo propose alors une lecture suivie du livre VI autour des occurrences de ce terme clef, montrant avec beaucoup de pertinence la fermeté du réseau thématique et symbolique tissé par Corippe autour de ce mot.

C'est enfin Edoardo D'ANGELO qui clôt le parcours chronologique du recueil en nous introduisant par sa contribution dans le *Regnum* méridional de la deuxième moitié du XIII^e^ siècle : « Préceptes rhétoriques et idéologie politique dans le *Proemium* de l'*Historia Sicula* de Bartolomeo da Neocastro » (67-101). Le but de cette étude est d'apporter quelques éclaircissements sur une œuvre qui pose d'innombrables problèmes historiographiques, politiques, idéologiques, mais aussi philologiques, littéraires et linguistiques. Pour tenter de répondre à quelques unes de ces questions, l'auteur s'appuie sur une analyse fort précise du *Proemium* du texte. E. D'ANGELO s'emploie en effet à prouver que la dernière partie de ce passage, une digression généalogique sur la Maison de Suède, est, telle que nous la lisons aujourd'hui, le fruit d'une interpolation tardive et assez maladroite. Sa démonstration s'appuie tout d'abord sur des considérations topologiques, puis exploite les incohérences sur le plan du contenu historique, pour terminer par des observations linguistiques et stylistiques.

Chaque contribution est complétée par des indications bibliographiques, et l'ouvrage comporte pour finir un index des auteurs modernes.

Marie CERATI.

Concepts, pratiques et enjeux environnementaux dans l'empire romain, édité par Robert BEDON et Ella HERMON (*Caesarodunum*, 39) : Limoges, 2005, 400 pages.

Cet ouvrage, qui appartient à une collection très honorablement connue, propose les actes d'un colloque organisé en mai 2004 à l'université Laval de Québec. Il s'ouvre sur un Avant-propos, suivi de Remerciements, suivis d'une Préface, suivie d'une Introduction. L'objet de la réunion qui a permis la publication de cet ouvrage est exposé par son concepteur, E. HERMON, dans l'Introduction. Elle se proposait d'examiner « la proposition de l'Empire romain comme paradigme interprétatif des questions relevant de la gestion des ressources naturelles » (p. 15). Cet objectif se divise en deux sous-objectifs : gestion des ressources naturelles et catastrophes naturelles.

L'ouvrage, à notre avis, présente trois centres d'intérêt majeurs, en plus de celui qui est exposé dans la phrase citée. Il permet d'abord d'approfondir quelques aspects du vocabulaire latin, ensuite de mieux connaître quelques auteurs anciens, et enfin de présenter à un public non spécialisé quelques apports de l'histoire, quand elle est fondée sur l'archéologie et les sciences dites humaines, dans plusieurs domaines, les limites, les écosystèmes et les catastrophes naturelles. Pour le vocabulaire latin, on trouvera une enquête sur *ager*, *territorium* et *occupatio* dans F. SALERNO (p. 41-51). Le travail est plus superficiel et plus riche à la fois, paradoxalement, dans l'enquête de F. FAVORY (p. 153-195), car il donne plutôt des références qu'un vrai commentaire pour deux séries de termes qui désignent les uns des agglomérations, les autres des espaces : *oppidum*, *colonia*, *municipium*, *praefectura*, *ciuitas* et *uicus* d'un côté, *ager*, *regio*, *prouincia*, *territorium*, *diocesis* et *fines* de l'autre. Des auteurs et des œuvres, pour pouvoir être utilisés dans ce dossier, ont nécessité des traitements particuliers. Frontin a suscité des remarques de W. WOLODKIEWICZ (p. 53-66) et de D. GARGOLA (p. 125-152) sur les aqueducs et les limites. On retrouve le corpus des gromatiques sous les plumes de F. FAVORY (cité) et de J. PEYRAS (p. 197-251). Et si Tite-Live n'a plus besoin d'être présenté, la *Vita Petri Iberii*, en revanche, méritait de l'être ; pour le premier, nous renvoyons néanmoins à M. CHASSIGNET (p. 337-352) et, pour la seconde, à M. FISHER (p. 267-284). Nous arrivons enfin aux problèmes historiques. En ce qui concerne les limites,

plusieurs études leur sont consacrées ; les unes ont été rédigées par J. Peyras (p. 67-76), M. Pasquinucci (p. 79-91) et J. A. Talbert (p. 93-101), et nous n'aurons garde d'oublier Ph. Leveau (p. 103-123). F. Salerno (cité), également, examine les questions juridiques qu'elles posent, et l'arpentage qui leur est lié a inspiré J. Peyras (p. 197-251). Au sujet des écosystèmes, on trouvera plusieurs enquêtes, en particulier pour le cas d'un delta, celui du Rhône, avec Ph. Leveau (cité), pour les aqueducs grâce à W. Wolodkiewicz (cité) et sur le climat en général avec P. Jaillette (p. 309-335). Les grandes catastrophes naturelles de l'Antiquité sont bien connues. Les hommes pouvaient souffrir de la famine, et M. Corbier a consacré un dossier aux disettes (p. 255-266). Les inondations étudiées par M. Fisher (cité) pouvaient être combattues par des levées de terre, que décrit G. Kron (p. 285-308). Mais personne ne pouvait rien contre les séismes et les éruptions volcaniques, comme le montre R. Bedon (p. 353-375). Un dernier article propose une sorte de conclusion générale. Ph. Leveau avait repris la parole pour étudier les risques liés à l'environnement, dans l'Antiquité et de nos jours (p. 377-398).

Derrière un vocabulaire parfois assez ésotérique, le lecteur, qu'il soit latiniste ou historien, ou les deux à la fois, trouvera de nombreuses références et une réflexion enrichissante pour les domaines qui nous intéressent tous.

Yann Le Bohec.

Storia romana e storia moderna. Fasi in prospettiva, a cura di Mario Pani : Bari, Edipuglia, 2005, 166 pages.

Ce petit livre comprend 10 articles : **1**. Giovanni Brizzi, « *Si vis pacem, para bellum* » **2**. Luciano Canfora, *L'atto di nascita : la democrazia nell'antica Grecia* **3**. Paolo Desideri, *Intellettuali greci e impero romano : una vicenda attuale* **4**. Daniele Foraboschi, *L'uomo romano : il politico et l'economico* **5**. Elio Lo Cascio, *La « New Institutional Economics » e l'economia imperiale romana* **6**. Arnaldo Marcone, *Tra antico e moderno. Democrazia e democrazie* **7**. Mario Pani, *Costituzionalismo antico : la* lex de imperio Vespasiani **8**. Sergio Roda, *Strategie imperiali* **9**. Elisabetta Todisco, *L'immigrato et la comunità cittadina : una riflessione sulle dinamiche di integrazione* **10**. Giuseppe Zecchini, *Egemonie a confronto : Roma e gli Stati Uniti*.

1) La *pax Romana* a écarté, en fait, toute idée de rébellion de la part des *subiecti*. Ceux-ci, sauf à être qualifiés de *superbi* (Virgile), doivent comprendre qu'ils sont inférieurs. La puissance dominante peut d'ailleurs user non de la guerre, mais de la dissuasion pour maintenir l'ordre. La *pax* est, de toute façon, conçue comme *parta uictoriis*. Une guerre menée par Rome au-delà des « frontières » sera considérée comme une guerre préventive : elle est, parfois, engagée pour défendre des « alliés » (eux-mêmes, en général, d'ex-*subiecti*). Une bonne paix ne peut être que *Romana*. Les légions dites « urbaines » sont fréquemment utilisées, comme les autres, pour combattre l'ennemi : c'est l'embryon d'une armée permanente.

Rome multiplie les précautions pour empêcher la moindre tentative de « révolte ». La victoire de Pydna plonge tous les États grecs dans la terreur, à tout le moins dans l'appréhension. Désormais le seul envoi par Rome de *legati* suffit pour faire reculer les éventuels agresseurs : cf. l'entrevue d'Éleusis et le départ précipité d'Antiochus IV ; désormais le sénat romain joue le rôle d'une cour internationale de justice et les légionnaires sont les gendarmes de la Méditerranée : cf. l'actuelle

puissance américaine dans presque toutes les parties du monde. Ceux qui s'opposent à elle ne peuvent user que de l'arme de la guérilla : cf. les Espagnols du temps de Rome ou de Napoléon, le Vietnam ou l'Irak.

Telles sont quelques-unes des idées, fort intéressantes, de l'article de G. Brizzi ; très bon travail, du moins dans les deux premiers tiers. Il est regrettable que les quatre à cinq dernières pages soient un peu confuses et qu'on discerne mal finalement quelle est la position de l'auteur.

La phrase française, tronquée, de la p. 25, est dénuée de sens.

2) Le lecteur a du mal à distinguer les points essentiels de cet article. L'auteur rappelle, fût-ce par allusions, les grandes lignes de l'histoire de la Grèce antique : tous les pouvoirs sont alors concentrés entre les mains des « citoyens », c'est-à-dire des guerriers ; ceux-ci sont eux-mêmes noyés dans la masse des esclaves et des sans-droits, dont dépend pourtant la vie de la cité ; importance de l'Empire maritime d'Athènes et donc de sa flotte ; rôle de l'assemblée et tentatives pour réfréner l'absentéisme, image très contrastée de Périclès chez Thucydide et chez Platon (un démagogue), l'opposition menée par les différentes *hetaireiai*, les oligarques, les « laconisants », etc. Intéressante et hardie (!) tentative d'Hypéride après 338, mais Aristogiton la fait échouer.

Comme c'est le cas dans les dernières pages de l'article précédent, le lecteur reste ici sur sa faim (l'« atto di nascita » reste dans l'ombre et n'est même pas mentionné) ; on voit mal, en fin de compte, quelle est, pour l'auteur, la vraie démocratie.

3) On n'apprend pas grand chose à la lecture de ces 17 pages (41-58) dont le principal défaut est la prolixité. Deux « intellectuels » grecs sont cités : Dion de Pruse et Plutarque, qui approuvent la domination de Rome parce qu'elle maintient l'ordre (rappel des incessantes guerres du passé entre les cités grecques). Il est curieux que l'auteur ne mentionne même pas les deux ouvrages classiques d'H. Fuchs, *Der geistige Widerstand gegen Rom in der antiken Welt*, Berlin, de Gruyter, 1964 et J. Deininger, *Der politische Widerstand gegen Rom in Griechenland, 217-86 v. Chr.*, Berlin, de Gruyter, 1971, ouvrages où de nombreuses pages développent des idées très voisines de celles qu'il exprime souvent. — Décevant.

4) Après avoir montré les abus commis par certains magistrats romains ou par les Empereurs dans les provinces, l'auteur souligne que tout citoyen romain cultivé souhaitait, malgré les risques encourus, faire de la politique. C'est là le propre de l' »homme romain ». Parallèlement se développe considérablement, sous l'Empire, et surtout dans la partie orientale, l'évergétisme, pratiqué par tel ou tel, soit pour gagner l'adhésion de ses concitoyens (favoriser une carrière politique), soit simplement par désir de gloire. Le « don » apparaît aussi comme un moyen d'établir une hiérarchie dans la société ; parfois le Pouvoir est obligé d'apporter des limites et des freins à ces procédés.

L'absence de conclusion est frappante et regrettable : que veut démontrer l'auteur ?

5) Cet article sortant très largement du cadre fixé par le titre du recueil, le recenseur estime n'avoir pas la compétence voulue pour en rendre compte.

6) Une série de réflexions intéressantes (on regrette qu'aucune conclusion bien nette n'en soit tirée) sur la démocratie. Les problèmes que sa définition a posés dès l'Antiquité, en Grèce et à Rome. Très bon examen des différences entre la constitution athénienne depuis Clisthène (v^e^-iv^e^ siècle) et celle de Rome ; la question de l'égalité des citoyens à Athènes (l'égalité proportionnelle selon Aristote). Le point de vue de Polybe et, notamment, la nature de la constitution de la Ligue achéenne.

Rôle du *consensus* dans les assemblées à Rome (importance de la *contio*, même s'il y a manipulation par le magistrat qui préside) ; le jeu de la clientèle. Les nombreux débats qui accompagnent la naissance de la démocratie aux États-Unis et l'extrême diversité des opinions des modernes. — Il *semble* qu'il faille tirer de ces pages la conclusion qu'il existe plusieurs types de démocraties, mais l'idée n'est qu'esquissée.

7) La meilleure contribution du recueil. Examen du fragment qui nous est parvenu de la *lex de imperio Vespasiani* : *utique quaecunque ex usu rei publicae maiestate diuinarum / humanarum, publicarum priuatarumque rerum esse / censebit, ei agere facere ius potestasque sit, ita ut diuo Aug(usto) / Tiberioque Iulio Caesari Aug(usto) / Tiberioque Claudio Caesari / Aug(usto) Germanico fuit*. L'auteur écarte à juste titre l'interprétation (très large !) de Mommsen qui ajoute *-que* à *maiestate*. L'accord est presque unanime aujourd'hui pour admettre qu'*usus* signifie « utilité » (de l'État). L'auteur a d'excellents arguments pour justifier l'application de *maiestas* aux *res priuatae* (et non seulement *publicae*). L'Empereur éprouve d'ailleurs le besoin de s'appuyer sur les exemples donnés par plusieurs de ses prédécesseurs (c'est, pour lui, une garantie). « L'Empereur, qui incarne le *populus* », écrit l'auteur (p. 108), « se meut dans la sphère de la *maiestas* ». En fait, dans la société antique, l'individu a son rôle et ses droits. Déjà Cicéron félicitait Brutus, simple citoyen, d'avoir chassé un tyran. La *domus priuata* d'Auguste tient une large place dans sa politique ; elle est dépositaire du *salus reipublicae* (p. 110). L'Empereur doit sauvegarder la « privatezza dei cittadini » (p. 111). On peut dire à la limite que la *lex de imperio* est assimilable à une « matrice » (*ibid.*).

8) Un style alerte, une discussion brillante et équilibrée : on lit avec plaisir et profit cette vingtaine de pages (115-132) ; une information surabondante et récente — pour l'essentiel, de très nombreux « intellectuels » américains (le lecteur crie grâce !). Incessants rapprochements — dans les deux sens — entre l'Empire romain et l'hégémonie américaine (*Storia romana e storia moderna*). Les analyses, un peu répétitives, soulignent les points communs entre l'Empire romain (extension *sine fine*) et la politique extérieure américaine, ainsi que les différences ; tous les habitants de l'Empire romain sont théoriquement soumis à Rome, alors que l'Union Européenne, par exemple, exige des rapports à égalité (coopération et *communis opinio*).

9) Les problèmes suscités par l'intégration dans l'Empire romain d'immigrés, qui se réclament plus ou moins, eux, de la « double patrie ». Rôle considérable du *domicilium* dans la réalité juridique et administrative. Le marchand ou le voyageur peut avoir deux « domiciles » (ou davantage), d'où le problème des *munera* dont il est redevable (il faut tenir compte des incessants échanges avec la population stable). Examen du cas des *coloni* et des *incolae* (p. 141) ; situation de ceux *qui neque municipes neque incolae sunt*. L'auteur multiplie les citations des édits des Empereurs et des textes des jurisconsultes. Après avoir souligné combien les droits des « étrangers » dépendent en fait de la législation propre à chaque pays, l'auteur montre justement qu'à Rome, la tendance est à la stabilisation et à l'intégration dans le tissu de la communauté locale ; mais cela n'empêche pas les « stratégies d'aventure ». En général, les droits du citoyen sont sauvegardés : libre circulation du *ciuis*, respect de ses intentions individuelles (importante citation de Kant [p. 153] : chacun a droit à la « possession de la terre »).

Une excellente étude, conduite avec une louable sérénité, compte tenu des débats souvent agités qui ont lieu aujourd'hui sur des sujets brûlants. Contrairement à ce que l'on avait pu penser *a priori*, le « droit romain » peut servir d'exemple.

10) L'auteur de cet article renvoie lui-même dès le début à celui de S. Roda (n° 8), qui avait déjà largement comparé Rome aux États-Unis (le rapprochement est d'ailleurs constant dans l'ensemble du recueil). Trois réserves : d'une part, alors que le monde romain était, sous l'Empire, bipolaire (Rome en face des Parthes), le monde semble bien être, aujourd'hui, unipolaire ; d'autre part les Etats-Unis n'admettent pas le « caractère impérialiste » qu'on a tendance à attribuer à leur pays ; enfin il est arbitraire de comparer et de rapprocher « passé » et « présent », compte tenu des nombreuses différences.

Les États-Unis sont théoriquement une démocratie et n'exercent pas une hégémonie politique sur des territoires conquis (par la guerre) ; à noter que Rome fait souvent appel, dans la pratique, à une gestion confiée à des « friendly kings » dans certains pays. L'auteur rappelle la directive d'Auguste : limiter l'expansion de l'Empire ; de toute façon, il faut distinguer le gouvernement « direct » et l'hégémonie. Les États-Unis sont une nation formée par des immigrés (*genus admixtum*), donc multiethnique et multiculturelle ; à noter aussi la facilité avec laquelle ils accordent la citoyenneté (de même, Rome après 212). Sans doute Rome était-elle loin de posséder le globe terrestre, mais elle se considérait comme le centre du monde (*orbis Romanus* = *orbis terrarum*) et se jugeait responsable du sort de l'humanité. Elle se vantait d'avoir construit son Empire grâce à des *bella iusta* et d'apporter chaque fois de l'aide à de nouveaux « alliés » ; elle ne menait, d'ailleurs, que des guerres « défensives ». Rome étendait et maintenait cet Empire grâce à la construction de routes, ports, ponts, grâce au commerce, à la circulation de sa monnaie, à la fixation du droit et à l'expansion de sa langue. Autre point commun avec les États-Unis : ceux-ci contrôlent 25 % du commerce mondial et, par le cinéma et la musique, notamment, étendent constamment leur influence. La haine traditionnelle des *reges* et des régimes autocratiques par Rome rapproche aussi celle-ci des États-Unis.

Cela dit, comme c'est souvent le cas chez les Européens, où l'Américain paraît fréquemment rude et grossier, dans le monde grec est répandue une opinion défavorable des Romains, telle celle de nombreux sophistes grecs (Nigrinos chez Lucien). De toute façon, l'actuelle hégémonie américaine ne sera pas éternelle ; elle se heurtera à l'islam et au Tiers-Monde, notamment.

P. Jal.

Poétique de la rime, édité par Michel Murat et Jacqueline Dangel (Métrique française et comparée, n° 3) : Paris, Honoré Champion, 2005, 502 pages, index des notions, index des noms.

Rares sont les études modernes qui s'articulent entièrement autour de la rime, et plus rares encore sont celles qui y intègrent les « phénomènes rimiques » observables dans la poésie antique, sans doute en raison du fait que celle-ci est réputée avoir ignoré la rime en tant que principe constitutif des formes versifiées. Il convient donc de se féliciter de la parution d'un tel ouvrage, qui consacre une approche élargie et renouvelée à un objet d'étude souvent envisagé comme une simple norme d'écriture.

Compte tenu de l'extrême variété des domaines embrassés par ce recueil, nous concentrerons plus particulièrement notre attention sur les quatre contributions consacrées la poésie gréco-latine, qui intéresseront au premier chef les lecteurs de la présente revue. Toutes les quatre commencent par souligner la gageure qui consiste à analyser sous l'angle de la « rime » une poésie qui, à défaut d'ignorer

totalement cette notion, ne l'intégrait nullement au nombre de ses règles constitutives et regardait toujours avec une certaine suspicion cette forme d'*exornatio*. Il serait néanmoins abusif d'imaginer que, pour n'avoir ni théorisé, ni systématisé cette notion, la poésie antique ait méconnu les nombreux effets qu'elle pouvait en tirer : c'est donc à juste titre qu'au lieu de « rime », les contributions consacrées au formes poétiques de l'Antiquité ont préféré parler d' « homophonies » ou de « correspondances phoniques ».

C'est évidemment la poésie mélique qui s'avère la plus susceptible de présenter des phénomènes similaires à ceux de la rime, aussi le volume s'ouvre-t-il avec raison sur une contribution de Mihaïl Nasta consacrée aux homophonies dans la métrique éolienne (strophes sapphique et alcaïque.) Fort justement sous-titrée « Une préfiguration des réseaux de la rime ? », la contribution de M. Nasta *parvient, grâce à un corpus gréco-latin judicieusement choisi, à livrer un panorama raisonné, détaillé et convaincant des divers phénomènes d'homophonie dans leurs rapports à la métrique et au sens. Néanmoins, la densité du métalangage utilisé par M.* Nasta atteint parfois les limites du supportable. L'article se clôt sur une précieuse bibliographie sélective.

La contribution de Marc Dominicy peut, quant à elle, servir d' « introduction pratique » aux phénomènes de correspondances phoniques à l'œuvre dans le lyrisme choral de la Grèce classique. Après une mise en perspective des problématiques liées à l'analyse colométrique, M. Dominicy argumente en faveur d'une analyse métrique « ionique » des vers 128-135/144-151 et 397-405/406-414 du *Prométhée enchaîné* grâce à une attention particulière accordée aux phénomènes rimiques à l'œuvre dans ces extraits. Comme le démontre M. Dominicy, l'analyse « choriambique » de ces mêmes vers, qui avait été proposée par plusieurs éditeurs (Wilamowitz, Page, Griffith) et qui souffrait déjà de la place trop grande qu'elle réservait aux aristophaniens et aux alcaïques irréguliers, n'emporte pas l'adhésion en comparaison d'une analyse « ionique » (défendue successivement par Mazon, Murray, Fränkel, Dale et West) au sein de laquelle les correspondances phoniques apparaissent comme autant d'éléments de structuration strophique. Cette contribution constitue ainsi un exemple fort pertinent des apports que l'étude raisonnée des phénomènes rimiques peut offrir à la philologie.

Dans l'article qu'elle consacre aux « rimes des Latins », Jacqueline Dangel commence par rappeler qu'en vertu du système de la langue latine, flexionnel et suffixal, la moindre phrase quelque peu développée pouvait offrir un grand nombre de « rimes » (homéotéleutes grammaticales), la plupart du temps non significati ves : loin d'être remarquables, ces dernières constituaient la norme courante, voire le « degré zéro » de la langue latine, à tel point que la prose d'art tentait de les éviter autant que possible. Pour devenir significatifs, les phénomènes rimiques devaient donc concourir à la création d'un effet particulier et participer d'une stratégie d'écriture : c'est pourquoi l'étude des rimes chez Latins appartient d'emblée au domaine de la stylistique et non à celui de la statistique.

Après ce préambule, J. Dangel étudie le cadre strict que Quintilien assigne aux figures de la rime dans la théorie rhétorique : employées sans discrétion, elles conduisent l'orateur aux excès du style gorgianique et diminuent son *auctoritas* par une emphase malvenue. Les figures rimiques (que Quintilien subdivise en paronomases, en homéotéleutes/homéoptotes simples et en homéotéleutes/homéoptotes en isocolie) doivent rester exceptionnelles et ne servir d'*exornatio* qu'aux « pensées pénétrantes » (*Inst. or.*, IX, 3, 74) exprimées à l'aide d'une forte architecture rythmique, phonique et syntaxique. Ce cadre rhétorique correspond parfaitement, comme le démontre J. Dangel, à la manière dont l'ancienne poésie latine utilisait les figures rimiques : *carmina* rituels de célébration civique, formules de *deuotio*,

incantations magiques d'exécration, épitaphes funéraires... la poésie archaïque semble avoir envisagé les récurrences phoniques comme autant d'éléments permettant de renforcer son caractère rythmique et mnémonique en vue d'une solennité accrue. C'est pour reproduire de manière stylisée cette architecture phonique propre aux modes d'expression de la solennité rituelle que les poètes de l'époque républicaine auront recours aux figures de la rime. Mais J. Dangel démontre également que, dès les *Bucoliques* de Virgile, les réseaux de rime, en se surajoutant à la rythmique du vers, vont être utilisés de manière à faire surgir un véritable réseau de sens que l'ordre métrico-phrastique ne pouvait faire apparaître à lui seul : en faisant résonner un mot avec un autre, le poète instaure entre eux un lien sémiotique porteur d'un « méta-sens » (p. 92-95). La poésie latine est donc parvenue à faire de la rime, phénomène linguistiquement banal, un mode d'expression particulièrement subtil.

Comme pour faire suite aux conclusions tirées par J. Dangel, la contribution de Bruno Bureau s'intéresse à la relation entre « rime » et « sens » dans la poésie hexamétrique tardive (Juvencus, Sedulius, Dracontius et Arator). C'est dans la *Thébaïde* de Stace, qui servit de modèle aux auteurs du IV^e^ siècle au même titre que Virgile et Lucain, que B. Bureau trouve les prémices de l'usage sensiblement développé que les poètes tardo-antiques feront de la rime. Comme l'affirme avec raison B. Bureau, « Stace choisit la rime au lieu de la tolérer » (p. 99) lorsqu'il veut faire émerger un surcroît de sens indépendamment du sens obvie véhiculé par le déroulement métrico-phrastique. B. Bureau démontre alors, à l'aide d'analyses littéraires rigoureusement conduites, que les ressources de la rime, fréquemment exploitées dans la poésie hymnique, furent utilisées dans la poésie hexamétrique chrétienne de manière à conférer aux passages didactiques ou narratifs une forte dimension spirituelle, mystique ou eschatologique. Ainsi, Juvencus et Dracontius se signalent particulièrement par la fréquence avec laquelle ils ont recours à la rime dans ce cas de figure. Sedulius et Arator, quoiqu'ils en usent moins fréquemment, observent le même principe. Alors même que la juste perception des quantités devenait de moins en moins accessible aux divers publics des poètes chrétiens, les phénomènes rimiques se sont imposés non pas simplement comme supplétifs d'une métrique dont les repères allaient s'amenuisant, mais surtout comme éléments de structuration du sens profond et du message eschatologique de ces poèmes hexamétriques.

Le reste du volume est consacré exclusivement à la poésie française (avec une prédilection certaine pour les XIX^e^ et XX^e^ siècles) où l'on trouvera des contributions authentiquement novatrices consacrées aussi bien aux « classiques » (La Fontaine, Hugo, Verlaine, Claudel...) qu'à des genres moins conventionnels (comptines, refrains populaires, slogans, chansons de Georges Brassens...)

L'ouvrage est pourvu de deux index qui facilitent sa consultation ; cependant, davantage que les quelques erreurs typographiques que l'on trouvera au fil du recueil, c'est surtout l'absence d'une bibliographie générale que l'on regrettera. L'étendue des domaines abordés eût en effet justifié que l'on ne contraignît pas le lecteur à écumer sans relâche les notes de bas de page.

Quoi qu'il en soit, il s'agit là d'un ouvrage « pionnier », principalement dans le domaine de la latinité. En effet, depuis l'article fondateur de P. Tordeur (« Réflexions sur la rime », *Latomus*, 51 (2), 1992, p. 315-328), les phénomènes rimiques à l'œuvre dans la poésie latine n'ont guère été étudiés. Il convient donc d'espérer que les contributions de cet ouvrage susciteront de nouvelles recherches et permettront d'aborder des problématiques encore vierges : principe de récurrence, fréquence des figures rimiques, répartition des « rimes » selon les genres poétiques, rimes « évitées » et rimes « recherchées », rimes « tolérées » et rimes

« légitimes et/ou signifiantes »... chaque auteur pourrait ainsi faire utilement l'objet d'une étude de ce type.

Au-delà du public des poéticiens auquel il s'adresse en priorité, cet important ouvrage fournira sans nul doute à tous les littéraires, antiquisants ou modernistes, de nouvelles et fécondes pistes de recherches.

Stéphane Itic.